

La Reine Lear

de Tom Lanoye

2.3. version scénique provisoire, état 11/9/18

D'après Shakespeare - Traduction Alain Van Crugten

La Compagnie du Vendredi - Théâtre National – Théâtre de Namur

'Our wisdom is less wise than our folly.'

Essays on Moral, Political and Military Discourses
of Lo. Michael de Montaigne, John Florio

'Vladimir: "Alors, on y va ?" Estragon: "Allons-y."

(Ils ne bougent pas)

En attendant Godot, Samuel Beckett

'We haven't just gone back to nineteenth-century levels of income inequality, we're also on a path back to "patrimonial capitalism", in which the commanding heights of the economy are controlled not by talented individuals but by family dynasties.'

'Why we're in a New Gilded Age', *The New York Review of Books* — 8th of May 2014, Paul Krugman, reviewing *Le Capital au XXIe Siècle*, Thomas Piketty

PERSONNAGES

Elisabeth (« Betty ») LEAR

Capitaine d'industrie d'un certain âge, seule héritière de l'ancienne entreprise de BTP, la S.A. LEAR, devenue groupe multinational

Robert KENT

Son bras droit en affaires depuis des décennies

GREGORY (“Greg”)

Son fils aîné

HENRY

Son fils puîné

CORNALD (« Ronnie »)

Son fils cadet

CORALIE (Cora)

Sa belle-fille, épouse de Gregory

ALMA

Son autre belle-fille, épouse d'Henry

OLEG

Son infirmier et homme de compagnie

UN JUNKIE SDF (*joué par l'acteur qui joue CORNALD*)

La scène se passe dans, sur et à l'extérieur d'un gratte-ciel spectaculaire au cœur d'une mégalopole ; avant, pendant et après plusieurs tempêtes.

PREMIERE PARTIE
LE MONDE INTERIEUR
(le découpage)

1. a

LE PENTHOUSE

La Salle du Conseil dans le penthouse : larges fenêtres, vue spectaculaire. Au mur, une rangée d'horloges identiques, qui donnent l'heure de New York, Londres, Francfort, Moscou, Mumbai, Pékin etc. Lear est assise au bout d'une table de conseil moderne-baroque. Elle porte des vêtements sobres, mais chers. A son côté, Kent rayonnant de confiance en soi. Autour de la table, ses trois fils et ses deux belles-filles, tous mal à l'aise. A l'autre bout de la table, Oleg, qui règle l'image d'une petite caméra sur trépied : on voit un close-up de Lear sur divers écrans larges.

LEAR (*solennelle*). Depuis toujours, toujours, toujours...

Je l'ai imaginé, ce jour

Tant attendu où je pourrais enfin

Procéder en personne au couronnement

De ce travail de titans, l'œuvre des deux héros

Qui furent fondateurs de notre société :

Mon père tant regretté aidé par mon époux...

Oui, votre père bien-aimé.

Je savais qu'ils... que je... (*elle s'interrompt, troublée*) Enfin...

C'est eux qui m'ont appris que le succès se forge

D'abord dans le secret et qu'il faut attendre

Pour frapper le grand coup en un moment parfait.

Vous me pardonneriez donc, je ne pouvais vous dire

Le pourquoi de cette réunion familiale.

Merci d'avoir trouvé le temps de venir

Pour assister votre vieille mère dans ce qui sera... (*de nouveau troublée*)

Pour elle, pour vous tous... un 'tournant'

Dont, longtemps encore, nous nous souviendrons,

Et nous réjouirons.

(*Elle boit de l'eau en abondance*)

KENT. Elisabeth ! (*il rit.*) Pourquoi si solennelle ?

Permetts que déjà je soulève un petit coin du voile.

Les garçons ? Cette acquisition à Hongkong...?

GREGORY. Non, ça a marché ?!
Le plus gros joueur sur le marché des warrants
Dans ce fucking Hongkong !

HENRY. Pas possible ! Aucun analyste sérieux
ne validerait un scénario aussi périlleux.

KENT. Tu crois ça !
Accroche-toi gamin ! Parce qu'elle n'a peur de rien,
Ta vieille mère, elle n'a pas perdu la main !
Vas-y, Elisabeth, droit au but !
Avant le champagne, quelques chiffres et des faits !

LEAR (*glaciale*). Après toutes ces années, Kent, je m'étonne encore
Que tu ne vois toujours pas l'abîme qui sépare
Un esprit enthousiaste et un esprit qui s'égare,
Je regrette de devoir le rappeler encore :
Bien que tu ne fasses pas partie de cette famille,
Dans chacun des moments importants de sa vie,
Tu réussis pourtant à foutre le dawa.

KENT. Je suis désolé, Betty, je ne voulais pas...

LEAR. Bon sang, bonhomme ! Un peu de décorum !
Pour cet événement, je ne suis pas « Betty » là maintenant.
Cette familiarité !
Je regrette déjà de t'avoir impliqué.

KENT. Je voulais seulement fêter l'acquisition.
J'y ai droit, il me semble, après tout ce travail,
Ces heures, ces jours, ces mois, avec Mon staff...
Et le tien...

LEAR. Il n'y a pas d'acquisition !
(*consternation*)

Dieu merci, nos analyses ont amplement prouvé
Ce qui fut mon intuition profonde, depuis le début.
A l'horizon se lève un monstre gigantesque,
Dont personne encore ne mesure les proportions.
Les marchés sont volatiles comme jamais.
A la baisse, à la hausse - les investisseurs
S'affolent, comme des poulets sans tête,
Le cours des changes tanguent dans la tempête,
Une bulle qui éclate en fait péter une autre. *(De plus en plus fiévreuse)*
Fonds alternatifs, fonds spéculatifs,
Produits dérivés, effets de levier,
Vente à découvert, banques d'affaires,
Titres financiers, et même la monnaie,
Tout est pourri, pourri, pourri !
A cause de notre poids, vu ce que nous pesons,
Nous serons la première proie
Quand cette tempête deviendra tsunami.
Les stratégies classiques sont passées, périmées !
Qui accumule du capital en un seul lieu
Sera demain balayé, jeté à la mer,
Il se noiera en regardant son bateau sombrer.
Notre seul, notre ultime devoir : jeter du lest,
Pour garder le fret au sec, et sauver notre cargaison.
(elle se tait brusquement)

KENT *(stupéfait)*. Du lest ? Le fret ? Notre cargaison ?

OLEG *(un silence, embarrassé)*. C'est fini, Madame ? Ou vous voulez continuer ?

(se rend compte qu'elle est filmée)

LEAR. Non ! Stop ! Arrête ! C'était une idée stupide ! *(Energée)*

... esclaves de toutes ces machines !

Allez ! Enlevez-moi ça ! *(Soudain lasse)*

Oleg, désolée.

Pardonne-moi, je ne voulais pas être désagréable.

Assez parlé d'emmerdements, d'ennuis et de tracas,

Je voulais que l'ambiance soit à la fête,

Car avec une grande nouvelle, je vais vous surprendre !

Voilà !

(elle sort trois iPads et les présente.)

Aujourd'hui je divise en trois notre patrimoine.

J'ai fermement décidé

de me décharger de ce poids, tout ce

Stress, labeur épuisant, et de le transférer

Sur des épaules jeunes et fortes, celles de mes enfants,

Pour me traîner, légère, contente et libre, jusqu'à ma tombe.

Plus le partage est clair, moins, plus tard, il n'y aura de chichis et de gâchis

Comme on voit souvent chez nos concurrents. *(Elle rit)*

Alors voilà, mes très chers fils, dites-moi, tous les trois,

Maintenant que je cède toutes mes parts,

Les dividendes et la gestion quotidienne,

Dites-moi : qui de vous aime le plus sa mère ?

Qui me le témoignera avec le plus d'ardeur,

Avec une ferveur au-delà des lois de la nature,

Obtiendra le plus cher, le plus riche, des portefeuilles.

Mon aîné, mon Gregory, à toi de commencer.

Silence...

GREGORY *(stupéfait)*.... Ma chère... ma bien chère mère... Ma mère bien aimée... je vous aime bien plus

Que ce que les mots peuvent exprimer. Plus

Que mon âme, mon bonheur, la lumière de mes yeux.

Je ne vous céderais pas pour tout l'or du monde.

Tous les trésors et l'art antique – et aussi l'art moderne *(il rit)*,

Le caviar et les vins des meilleurs millésimes.

Car vous m'êtes, chère mère, plus chère que ma santé,

Que la beauté, le plaisir, le foot à la télé,

Que les alcools ou les potes, jeunes ou vieux,

Que ma Porsche Cayenne ou mon yacht de 30 mètres !

(redevient sérieux.)

Non, vraiment – sincèrement : aucun fils n'a eu un tel amour,

Jamais aucune mère ne l'a tant mérité.

Cette passion, depuis l'enfance, brûle en moi,

Elle me coupe le souffle et m'ôte la parole.

Voilà comme j'aime ma mère,

Et même encore plus.

CORALIE. Je n'ai jamais vu un homme à l'amour filial
Si pur et si dévoué ! Je ne peux qu'espérer qu'un jour
mes gamins, quand ils auront grandi,
Parleront de leur mère avec autant de feu !

LEAR. Est-ce pour cela que je les vois si peu souvent ?
Ils me sont tellement, tellement attachés !

GREGORY. De ça, on a déjà assez parlé de ça...

CORALIE. Ils me manquent aussi. Moi aussi je les vois peu.

LEAR. C'est la vie, ma chérie. Chacun sa croix.
(elle tend l'un des iPads à Gregory)

Bien... Un jour grâce à vous deux ils auront ceci,
Le bel héritage : nos bureaux de Singapour,
A Sidney assurances maritimes, produits
Pharmaceutiques, pêcheries au Canada, holding
immobilier à Mexico, à Rotterdam:
Entreprise de transport, raffinerie de
Tripoli et trains espagnols...
Désolée, c'est un peu
Disparate.
Maintenant à toi, mon brave Henry –

HENRY. Que puis-je faire sinon répéter
Ce que mon frère a si bien formulé ?
Comme lui je vous suis corps et âme lié,
Dans un attachement que rien ne peut troubler.
Jour après jour, je fais mon devoir, avec plaisir.
Tout le travail que j'accomplis ainsi pour vous,
Est la preuve quotidienne de mon amour.
Rien au monde n'a pour moi autant de valeur.

LEAR. La belle Alma a quelque chose à ajouter ?

ALMA. Moi aussi je ne puis que répéter encore...
Nous nourrissons pour vous un amour infini.
Vous êtes à tout instant présente dans nos cœurs,
Notre existence toute entière tourne autour de vous.

Elle donne à Henry un deuxième iPad.

LEAR. Voilà pour vous deux et vos enfants futurs,
Si jamais vous réussissez à en faire un jour.
Tout ce qui est négocié au Nasdaq,
Tout ce que nous offre le continent africain –
Nos parts dans UBS, contrats public-privé,
Chinois, immobilier à Osaka, accords gaziers
Avec Moscou, pour terminer : compagnie
De charters et sa chaîne d'hôtels au bord
De la Mer Rouge...
Et maintenant à toi, la pupille de mes yeux,
Perle de mes vieux jours, mon fils cadet, Cornald :
Que dis-tu pour avoir une part encore plus belle ?

CORNALD. Rien, mère.

LEAR. Rien ?

CORNALD. Rien.

LEAR. Qui ne dit rien n'a rien. Essaie encore.

CORNALD. Ma bouche exprime ce que mon cœur ressent :
Je vous aime comme il se doit pour un fils...
Pas plus, pas moins.

LEAR. Holà, Cornald, holà ! Fais bien attention
A ce que tu dis là ! N'oublie pas, mon garçon,
C'est ta fortune, ici, qui est en jeu.

CORNALD. Ma chère mère -
Tu m'as mis au monde, nourri, et aimé,

Moi je te rends ces devoirs, comme il se doit,
Avec gratitude, respect et – c'est bien normal – amour.
Mais pourquoi mes deux frères sont-ils mariés
Si vous êtes celle qu'ils chérissent par-dessus tout ?

LEAR. Alors, s'il n'y a pas de femme en vue pour toi,
C'est donc que ton amour m'est réservé, à moi ?

CORNALD. Pourquoi ? N'ai-je pas des frères et des amis ?
De temps à autre une copine aussi ?
Ton exigence exclusive est un rien excessive,
Pour ne pas dire – désolé – pathétique ?

LEAR. Et c'est ton cœur qui parle, là ?

CORNALD. Bien sûr, mère.

LEAR. Si jeune et si insensible.

CORNALD. Si jeune et si intègre.

LEAR. Alors que cette intégrité soit ta part d'héritage
Je te le jure, par le soleil dont les rayons
Brûlent une métropole, la réduisent en désert,
Par l'océan qui anéantit les ponts,
Décime le bétail, ensevelit les chemins de fer.
Par la lueur des étoiles qui atteste que
Nous sommes infimes, un grain de sel, un soupir,
Un virus - de l'air, de l'écume - à peine plus,
Par tout ce qui voit le jour, existe et s'éteint,
Mon devoir maternel, je le rejette,
Les liens du sang, tout ce que je *dois*.
Tu punis ma bonté ? Désormais, à jamais,
Dans mon cœur, dans mon âme, tu seras étranger !

KENT. Elisabeth...

LEAR. Ta gueule, Kent !

Ne viens pas te mettre entre la tigresse
Et sa furie. Lui là, c'était mon préféré !
A lui, je tenais le plus, il devait changer
Ma bile en repos, pour mes vieux jours !
Ce remède, à présent, je l'aurai
Dans ma tombe. Dégage ! Hors de ma vue !
Tu ne me donnes rien ? Tu n'auras rien, rien, rien.

CORNALD. So what ?
Ça fait des mois que je couve mon propre projet,
Loin de la firme, libre, mon propre patron.
Partir de zéro, droit vers le sommet,
Comme mon père et mon grand-père l'avaient fait avant moi.

LEAR. Ton grand-père, avec quelques sous empruntés,
Pouvait se flatter, au sommet de son succès,
D'avoir fait sortir de terre une firme modèle.
D'avoir construit en quelques années plus
De logements, clé sur porte, que n'importe qui.

CORNALD. Big deal !

LEAR. Ton père, quant à lui, eut la présence d'esprit
D'anticiper la crise du bâtiment, il lance
Au bon moment notre firme à l'étranger :
La banque, le pétrole, l'agro-alimentaire,
Le transport aérien, routier et ferroviaire !
A deux, ils nous ont offert le monde entier !
Et toi ? Toi ? Qu'as-tu fait ? Que fais-tu ?

CORNALD. Moi ? Je me lance dans la microfinance.

LEAR. La quoi ?

GREGORY. Des histoires de chaussettes en laine de chèvre !

LEAR. « Microfinance », c'est quoi ça ?

HENRY. Euphémisme pour « micro-crédit ».

CORNALD. Le *crédit* n'est qu'une petite partie.

GREGORY (*rit*). Il n'y a pas de petits profits,
Il n'y a que des grandes poches !

HENRY. Partout où on l'a testé, ça s'est vautré.

CORNALD. La globalisation, c'est la chance de faire
Fonctionner ce qui, avant, avait toujours raté.

HENRY. La mondialisation n'a qu'un aboutissement :
Ce qui foirait en petit va se planter en grand.

CORNALD. Des études le montrent : beaucoup de micro-crédits
Avec le temps, finalement, génèrent des profits,
Augmentent la croissance, la productivité.

GREGORY. Conneries !
Des hippies qui se noient dans leur propres sornettes
Qui n'aident pas par altruisme, mais pour être des vedettes.

HENRY. Pseudo-humilité et autosatisfaction.
C'est ça, le caractère de ces humanitaires.

LEAR. Taisez-vous ! Taisez-vous tous ! (*à Cornald*)
Explique un peu, expose ton idée géniale,
Prouve que tes études à la Sorbonne,
Les capitaux, en toi, investis, ont servi.
Sinon, je te le jure, non seulement
Je te laisse tomber, mais je te pourchasserai,
Ce que tu entreprendras, je le ferai pourrir.
Oleg, rallume la caméra ! (*à Cornald*)
Vas-y, parle ! Explique-nous tes *plans d'avenir* .

(Le visage de Cornald apparaît sur tous les écrans.)

CORNALD. Avec toute cette pression, là ? Sûrement pas !

KENT (*à Lear*). Il s'agit de prêts minimes, de dix
A cent dollars maximum, dans des pays
Aux gouvernements erratiques.
Souvent des femmes, entrepreneurs,
Que les banques, en général, faute de garanties,
Ne prennent pas au sérieux, mais qui,
Par ce moyen, peuvent investir, par exemple dans une vache.

LEAR. *Une vache ! Par « femme entrepreneur » ?*
Formidable !

KENT. Ou une petite échoppe, une machine à coudre, du pain...
Le capital, parfois, commence avec rien, un lacet...

CORNALD. Arrête, Kent ! Arrête-ça !
Arrête de parler en mon nom.

KENT. Alors fais-le toi-même.

CORNALD. Plutôt crever.

KENT (*à Lear*). On commence par un petit business *non profit*,
Mais rapidement avec l'effet d'échelle
On maximalise les bénéfices nets –
Les pauvres remboursent toujours leurs dettes –
Tout le monde y gagne, le « win-win » garanti.
Le cœur du renouveau se trouve en Orient !

HENRY. Conneries d'économistes optimistes.

GREGORY. C'est les bouffeurs de riz qui vont nous faire la leçon ?

KENT. Les grandes inventions du vingtième
Ont souvent commencé dans des garages.
Pourquoi pas aujourd'hui dans une échoppe en Asie ?
« *Chercher les innovations là où elles sont.* »

C'était la devise de mon vieil ami, votre époux.

HENRY. D'où te vient subitement cette flamme ?
Jamais je ne t'ai entendu parler micro-
Crédit et vaches du tiers-monde.

KENT. On a pas mal échangé, ces derniers temps, ton frère et moi, sur ces questions.

LEAR. Toi, avec Cornald ?

KENT. Dans le cadre de la réorganisation (restructuration)
De notre comptoir économique en Inde.

LEAR. Derrière mon dos tu as manigancé,
Pour l'aider à s'extraire du sein de l'entreprise,
Et du giron de sa mère, en se contorsionnant comme un ver
Gluant ? Et bien, vous deux, je vous épargne la peine de tramer
D'autres saloperies. Henry, Gregory !
Tenez ! (*Elle leur tend le dernier iPad*)
La part du lion, le joyau de la couronne :
La troisième part, partagez-la entre vous,
Les portefeuilles, l'immobilier et tous les titres.
Son héritage à lui sera l'ingratitude,
L'arrogance qu'il nomme *intégrité*,
Le dédain avec lequel il préfère des étrangers
A sa propre mère.
Vous deux, conjointement, je vous investis
De tous mes mandats, ma part majoritaire
Et mon pouvoir décisionnaire,
Et tout ce qui va avec : bonus, options,
Infrastructures !
Moi, de mon côté, j'aurai un effectif réduit,
Personnel de maison, assistants, que vous payerez.
J'habiterai, tour à tour, chez l'un et chez l'autre.
Les premières années, je serai présente,
De bon conseil et bienveillante,
Aux réunions stratégiques.
De PDG, je n'aurai plus que le titre.

Les égards et actes de présence,
Autorité, décisions, pleins pouvoirs et profits,
Désormais, mes enfants, seront pour vous.

KENT. Elisabeth ?

Je t'ai servi fidèlement : ton avocat,
Ton bras droit, toujours je t'ai admirée.
Pour toi j'ai laissé filer des deals lucratifs,
et des postes grassement payés
Parce que je croyais en ton talent plus
Qu'en celui de tous tes concurrents...

LEAR. Prudence, Kent !

Le nœud est tranché ! Attention, évite mon couteau !

KENT. Ton couteau ? Il peut bien se planter dans mon cœur

Ou mon dos, il ne me fermera pas la bouche !

Pardonne mon manque de respect, mais... tu es folle !

(il se maîtrise avec peine)

Reviens sur ta décision, réfléchis, révoque
cet acte insensé.

Ton plus jeune t'aime, pas moins que les autres.

Un cœur qui refuse de répéter des paroles creuses
n'en est pas vide pour autant.

(tout près d'elle, les yeux dans les yeux)

De lui, je me porte garant, corps et âme.

Justement de lui, Elisabeth, tu le sais bien ?

LEAR. Kent, arrête là, c'est pour ton bien !

KENT. C'était ton fort, savoir écouter les avis.

Même si après tu n'en faisais qu'à ta tête.

Ça m'allait. Mais là, aujourd'hui ! Réfléchis !

LEAR. Je ne t'avertirai pas une troisième fois ! Arrête !

KENT. Tout ce travail,

Ce labeur obstiné **de tant et tant d'années,**

Tu le balayes comme un château de cartes.
Refais ce partage, il est faux,
Irréfléchi, pourri et injuste ! Le

LEAR (*se bouchant les oreilles*). Arrête ! Arrête !

KENT. Juste avant, il était ta pierre précieuse,
Ta fierté, ta consolation, ton chouchou,
Le baume sur les blessures de ton âge.
Quel crime monstrueux a-t-il commis contre toi,
Pour que tu le privas des soins, des faveurs,
Que chaque enfant attend de ses géniteurs ?

LEAR (*geste violent*). Maintenant tu arrêtes, j'ai dit ! Ferme-la !
On ne parle pas ici d'histoires personnelles !
Il s'agit des affaires – et de la volonté, du courage,
Qu'il faut pour trancher dans le lard.
On ne fait pas d'omelette sans casser des oeufs.
C'est le rôle de l'entrepreneur. Mais pas celui
Du conseiller, qui doit savoir une chose :
Se tenir à sa place. Comment oses-tu, et en public,
T'immiscer entre ma direction
Et ma décision ? Assez. Trop longtemps,
Au nom d'une vieille amitié, j'ai toléré,
Que tu sapes mon autorité. Trop longtemps j'ai laissé,
Par fausse gratitude, ma vision se troubler,
Mes facultés mentales s'atténuer. Tire-toi !
Ramasse tes affaires dans une boîte en carton
Descend-les de cinquante étages, au service nettoyage,
Là, dès à présent, tu prendras tes nouvelles fonctions.
Ou donne ta démission !
Ça m'est bien égal. Ne plus jamais te voir
Dans cette salle de conseil, à cette hauteur
Que tu ne mérites pas.
(*un silence*)

CORNALD. Mère ?
Qu'est-ce que j'ai fait pour que Kent, vieil ami,

Doive, par ma faute, payer ce prix ?
Ce que j'ai dit, ça vaut meurtre, trahison, trahison ?

KENT. Laisse, mon grand, pas la peine, c'est bien comme ça.

CORNALD. Ne faites pas de lui le bouc émissaire,
S'il me manque, à moi, l'art de passer la pommade.
C'est vrai, je parle comme ma gueule est faite.
D'où ça vient ? D'une étrangère ?
Ou de ma mère ?

KENT. Tais-toi, mon grand, tais-toi je te dis...

CORNALD. Je vous en supplie, mère, sinon pour moi,
Pour lui au moins changez d'avis.

LEAR. Qui es-tu, toi ? Et pourquoi tu m'appelles mère ?
J'ai deux fils, point final. Toi non plus,
Je ne veux plus te voir. Fais aussi tes paquets.
Descends avec lui ! Au sous-sol, c'est ta place :
Là, dans la pourriture et la crasse, tu te sentiras bien !
J'aurais dû le voir, dès le premier jour, quand,
Sans défense et aveugle, serré contre mon sein,
Tout de suite tu as commencé à me mordre.
Un ratage de la nature, voilà ce que tu es
Un ver, un insecte carnivore, qui me dévore.
Ne te présente plus devant mes yeux ! Jamais !
Ici - ou ailleurs. Fous le camp !
J'aurais mieux fait de ne pas te mettre au monde
Ça m'aurait évité d'avoir le cœur piétiné.

Elle sort, suivie d'Oleg.

KENT (*crie*). Un jour ton cadet t'étonnera !
Il n'est pas congédié, il est délivré,
Il n'est pas chassé, il est sauvé.
Sauvé par ce qu'il perd, riche de sa pauvreté,
Qu'il suive tout seul les traces de son père !

Tes fils ne sont pas à toi.

GREGORY. Tu nous prends pour qui, Kent ? Tes employés ? Ton personnel ?

CORALIE. T'as pas bien compris la patronne ? Elle criait pas assez fort ? Ramasse tes clics et tes clacs et dégage !

KENT (*à Henry*). Pense au cours de la bourse ! Une scission non préparée, quel scénario catastrophe !

Pour elle, pour vous, le consortium, les actionnaires.

HENRY. C'est toi qui l'as rendue folle, Kent. Avec tes pronostics trafiqués, tes bilans maquillés et retouchés. Ça fait combien de temps que tu tires les ficelles derrière son dos ?

GREGORY. Elle a complètement perdu la boule, t'étais trop lâche pour lui présenter les chiffres à nus.

KENT. Lâche ? Vous étiez où pendant la discussion-là ? Alma, s'il te plaît, toi au moins, une parole sensée.

ALMA. Tu te plies à tous ses caprices, Kent. Tu lui lèches les Louboutin des pointes au talons. Et quand ça foire, c'est la faute d'Henry ou de Gregory.

CORALIE. Merci Alma, c'est bien que tu t'exprimes aussi, pour une fois.

KENT. Tiens ! Même la douce et jolie Alma sort de son cocon. Gentil petit papillon devient une chose visqueuse à petites dents pointues.

GREGORY. Ferme ta gueule ! Laisse nos femmes tranquilles. Tu as déjà rendu cinglée notre mère.

CORALIE. Du calme, Greg, pas la peine.

HENRY. Au moins là, on prend une décision et un nouveau départ. On doit profiter de cet élan. Saisir ce moment.

KENT. J'ai honte pour vous quatre. Une telle avidité, une telle pulsion à se goinfrer et s'engraisser, j'avais jamais vu ça. Hyènes et vautours ont plus de patience que vous.

GREGORY. Patience ! Attends un peu qu'on te demande des comptes !

CORALIE. Du calme, Greg, il n'est plus rien, il est fini. Va t'asseoir.

GREGORY. Je ne vais plus me laisser insulter par ce type. Là, c'est notre entreprise.

HENRY (*à Cornald*). Hé, où tu vas comme ça, toi !

CORNALD. C'est pas tes oignons. Tes affaires, c'est ici maintenant. Bien du succès !

GREGORY. T'as rien d'autre à dire en guise d'adieu ?

CORNALD. Vos qualités, je les connais, à tous les deux. Vous : les bijoux rutilants de la couronne de notre mère, la pauvre. D'accord, le fils banni est mal placé pour formuler des critiques. Je vous demande qu'une chose. Prenez soin d'elle, elle nous aime, comme elle peut. Je la confie à vos cœurs si éloquents et généreux.

GREGORY. C'est ça ! En attendant va t'occuper de ta Micronésie, tes crédits pour beignets aux pommes et vaches solitaires !

HENRY. Peut-être que là-bas tu pourras jouer un rôle, qui sait ? Pas comme ici où tu as tout bousillé avec ta courte vue et ton arrogance.

GREGORY. Pour nous, t'as pas besoin de revenir !

HENRY. T'as eu ce que tu méritais.

CORNALD. Avec le temps on verra qui de nous a construit sur du sable. J'espère seulement que notre mère, au moment où ça se cassera la gueule, ne sera pas broyée, par ce qu'elle a elle-même initié, suite à votre bourrage de crâne.

Il sort.

GREGORY (*crie après lui*). Mais vas te chopper le cancer du thymus, sac à merde !

KENT. Bon. Avec votre accord, je vais préparer le partage avec mon staff. Puis je donnerai ma démission. Je veux partir en laissant une ardoise clean. Je dois encore ça à votre mère.

Kent sort...

HENRY. Bon, Mère loge chez toi, le premier mois ?

CORALIE. Si toi et Alma préférez.

HENRY. Greg, c'est l'aîné. C'est lui d'abord. Toujours.

CORALIE. Greg ? Greg ! t'en dis quoi ?

GREGORY (*soupire*). Quel foutoir, tout à coup ! Comme elle est devenue grincheuse (chiant) et capricieuse.

CORALIE. Commence pas à te taper une déprime, ça fait pas assez longtemps qu'on attend ?

GREGORY (*à Henry*). Tu peux te rappeler un seul jour de notre jeunesse sans qu'elle nous casse les oreilles avec notre défunt père ou avec notre frère cadet ? Toi et moi, on était les nullités, les ratés, les feignasses, on était dans le chemin. Jamais elle n'était là pour nous, mais pour son « Coco » chéri, elle a même viré la nourrice. Elle ne le lâchait pas des yeux, elle changeait ses couches elle-même ! Pour lui elle négligeait l'entreprise, mais pour nous c'était l'inverse, l'ivresse du business. Et là, elle le fout à la porte ?

CORALIE. Votre « Coco », il est insensible et buté comme une brique. Les vieilles personnes, faut les laisser faire à leur tête. Elle surtout, qui n'a jamais débordé d'autocritique. Et avec les femmes ? Faut voir comme elle me regarde, quand je suis débordée avec les gosses, un juge qui fixe une criminelle. Rien n'est jamais assez bien, comme il faut. (*à Alma*) Quoi ? Je mens ? Je dis n'importe quoi ?

ALMA. Pas vraiment.

GREGORY. Elle a toujours été comme ça, irascible. C'était pas facile pour papa non plus. Et avec son père à elle, encore pire ! Faut dire que les deux vieux ne l'ont pas ménagée non plus. Forcée à la dure, qu'est-ce que tu veux ? *(il embrasse Alma avant de sortir)* Les défauts s'incrument avec l'âge, tout le monde finit lunatique et intraitable.

CORALIE. Bientôt tu vas l'excuser ! Tu as vu comment elle a saqué ce pauvre Kent ? C'était pas sa dernière crise de rage, on en verra d'autres. *(elle embrasse Henry)*

GREGORY. Raison de plus pour faire le partage au plus vite. *(il embrasse Henry)* Si ça se trouve, nous deux on est les prochains sur la liste !

CORALIE. Il faut que vous veniez manger un de ces quatre, quand les enfants seront à la maison !

ALMA. On va faire ça, grave.

GREGORY *(avec un grand geste d'au revoir)*. A très vite !

CORALIE. Tcho (tschüss) !

(elle sort avec Gregory)

ALMA. Y'aurait pas juste une personne avec un peu de tact dans ta famille ? Ta mère qui arrête pas de me reprocher mes origines, ton p'tit frère qui me regarde comme si j'étais une petite merde, l'aîné, tout juste s'il me met pas la main au cul dès que sa Coralie a le dos tourné... et elle, toujours à la ramener sur ses gamins. Comme pour bien me montrer qu'elle est bien fertile, elle.

HENRY. Personne n'est au courant pour ton intervention.

ALMA. Ça ne regarde personne. Et sûrement pas Coralie. Je redoute sa pitié encore plus que ses ragots.

HENRY. La pauvre, elle ne veut que ton bien.

ALMA. Tu es le seul, toi, capable de diriger ce bazar. Mais peut-être que ça te fait plaisir de te faire surclasser par ces deux pauvres ploucs ?

HENRY. Le partage, ça sera une bataille de procédure, donc une opportunité. Parfois, ne rien faire est le meilleur investissement.

ALMA. Rien faire, c'est de la lâcheté, c'est tout. (*Elle regarde par la fenêtre*) Tu vois, là en-bas... Comme ça grouille. Des fourmis, des tiques, des mites. Quand j'étais encore là-dehors, toute petite, je regardais toujours vers le haut, à m'en faire péter la nuque. La fille la plus mignonne de la terre ferme n'avait d'yeux que pour ça : le sommet des tours. Je rêvais d'un petit royaume dans les nuages, mini paradis où tout brillait, où tout le monde riait tout le temps, au lieu de gueuler, de se battre ou de mordre. Un endroit à l'abri de la peur des camés, ivrognes, paumés et pères aux mains baladeuses. Ici en haut ! Où régnaient le bon goût, les plaisirs raffinés. Et voilà, j'y suis. Et tout juste si j'ai pas envie de redescendre. Et tout le temps enrhumée à cause de cette putain de clim. C'est indispensable qu'il fasse tout le temps aussi froid !

HENRY. On est ensemble, les deux, ça tient chaud, non ? (*il l'enlace, elle le repousse*) Fais-moi plaisir, mange un peu plus, un peu mieux. Il faut que tu reprennes des forces.

ALMA. Je pèse pareil que l'année dernière.

HENRY. C'était déjà trop peu.

ALMA. Ça veut dire quoi ? Que c'est ma faute ?

HENRY. Je veux être sûr que tu prennes soin de toi, pendant mes voyages, que tu te chouchoutes un peu. Sinon je préfère ne pas partir.

ALMA. Je pourrais t'accompagner, comme avant.

HENRY. Tu es encore trop faible. Sois réaliste.

ALMA. J'ai pas envie d'être ce genre de patiente, une espèce de boulet.

HENRY. Quel genre ?

ALMA. Un boulet.

HENRY, *intense*. Tu n'es plus une *patiente*. La guérison, ça commence dans la tête.

ALMA. Presque toutes mes copines d'avant ont déjà au moins un enfant. Et moi, j'ai attendu. Ça rentrait jamais dans notre planning. C'est comme ça que ça marche ici, dans le ciel. Ma famille n'avait pas de perspectives, la tienne en a trop, et moi je paie le prix de cette différence. Pas encore trente ans et déjà certaine d'une chose : je ne mettrai jamais personne au monde.

HENRY. Tu m'as, moi, et moi je t'ai. C'est la seule chose qui compte. *(Il la reprend dans ses bras)* Sans toi je suis rien, un raté. Personne ne me donne cette énergie. Ta volonté, ta force ! L'énergie que tu as en toi. T'as pas grandi dans la mollesse du luxe, toi. *(Il l'embrasse)*

ALMA. Votre luxe débile, on s'y habitue vite. Mais vos codes et vos secrets, jamais. *(Elle lui rend son baiser)*

1. b

LA SUITE

Une suite, une dizaine d'étages plus bas que le penthouse. Ici aussi de larges fenêtres, mais le panorama est partiellement bouché par d'autres gratte-ciel. Oleg prend la tension artérielle d'une Lear apathique. Il porte des gants de latex comme s'il était médecin ; il examine ses yeux, ses oreilles, sa bouche.

LEAR. Après tout ce que j'ai fait pour eux, tous ! Le monde s'écroule et toi et moi, on est là à regarder.

OLEG. Calmez-vous. Au village où je suis né les vieilles personnes aussi sont bouleversées. Partout inondations, ouragans... Images de glaciers qui fondent, volcans qui crachent... Ils disent, dans le temps, c'étaient des signes de grands péchés. Maintenant ? Il ne reste même plus assez de gens pour commettre tous ces péchés.

LEAR. Arrête ! Quelques abrutis suffisent pour commettre tous les péchés. Tu sous-estimes le pouvoir de la méchanceté. Seul un idiot met ses erreurs sur le compte des étoiles ou la montée du niveau des océans. Comme si un abruti se plantait par une volonté divine ! « C'est pas moi ! J'ai été forcé par la fonte de la calotte polaire ! » Arrête. Chacun. Responsable. De ses actes.

KENT (*entre, un dossier à la main*). Elisabeth, pardonnez-moi de me montrer. Il faudrait juste que tu signes quelques papiers.

LEAR. Ben t'étais où ? Pourquoi tu arrives seulement maintenant ? Et ton chariot ? J'ai faim, mon gars, j'ai soif ! Apporte-moi mon repas ! Je... je... (*tombe soudain en léthargie*)

KENT. Quelle déchéance ! Un esprit si brillant. Je ne peux pas la voir dans cet état. Si ça fuite vers l'extérieur, on peut fermer boutique.

OLEG. Les nouveaux médicaments font effet. Après la réunion catastrophe, elle a divagué pendant des jours. Maintenant, les moments lucides deviennent plus longs.

LEAR. Vous là ! Oui, vous !

KENT. Moi ?

LEAR. Vous faites quoi ici ? Vous êtes qui ? Répond, mon gars, nom de Dieu !

KENT (*ému*). Je suis un homme au-delà de l'âge moyen, avec beaucoup de douleur et peu d'avenir. Beaucoup de soucis et peu d'amis.

LEAR. Beaucoup sont comme ça. Que cherchez-vous ? Quelle est votre fonction ?

KENT. Mon destin est d'être tel que je parais être. Et servir fidèlement ceux qui me font confiance.

LEAR. C'est tout ?

KENT. Je sais tramer des plans avec ceux qui sont avisés et savent y faire. Je sais écouter les conseils avisés et me défendre dans les querelles. Je raconte mal les blagues car je commence toujours par la chute, mais suis très bon quand ça se corse. Je suis capable d'encaisser. Et je ne crache pas, de temps à autre, sur un verre de bière. Voilà tous mes défauts.

LEAR. Et votre meilleur atout ?

KENT. Je suis franc comme l'or et dur comme l'ébène. Pourtant, depuis peu, je suis aussi démuni que mon chef.

LEAR. Vous êtes un employé payé comme votre chef ? (*Elle rit*) Alors vous avez plus qu'assez. Que venez-vous chercher ?

KENT. Je viens servir, comme toujours.

LEAR. Servir qui ?

KENT. Vous.

LEAR. Vous ne me connaissez pas.

KENT. Vous possédez une chose qui m'importe beaucoup.

LEAR. Qu'est-ce que ça peut bien être ?

KENT. La classe. Depuis toujours. A tout point de vue.

LEAR. Et quels services pouvez-vous me rendre ?

KENT. Ce que font le mieux les gens les plus communs – en ça, je suis le maître. Ma plus grande qualité : la loyauté.

LEAR. Quel âge avez-vous ?

KENT. Je ne suis pas un jeune homme, pas un vieillard, ni marié ni veuf, ni oncle ni neveu, ni beau-frère. Je n'ai personne et je suis partout entre deux chaises.

LEAR. Alors vous avez le profil idoine pour notre entreprise ! Appelez notre directeur des ressources humaines... Comment s'appelle-t-il encore ?

KENT. Kent ?

LEAR. Dites-lui que vous méritez un bon traitement. Et si vous me plaisez encore après mon déjeuner, je ne vous laisserai plus jamais partir. Oleg ! Ça vient, ce repas ? Tu espères peut-être que je meure de faim ? Il me semble parfois qu'autour de moi le monde entier est tombé endormi ! Un peu de gratitude, ce n'est pas inutile. Sans moi, tu aurais déjà été reconduit à la frontière ! Vite, appelle le... le... Ou tu es viré !

OLEG. Viré ? Moi aussi ? Quel honneur ! Sans même être votre fils cadet ?

KENT. Tu es sensé la soigner, mon gars, pas te moquer.

OLEG. C'est vous qui me dites ça ? Qui avez choisi le camp du fils prétentieux ? Vous qui l'avez achevée ? Qui retournez votre veste comme une girouette ? Vous me reprochez d'un peu la taquiner ? *(à Lear)* Hé, chérie, t'as pas quelques pilules en rab pour ta serpillière favorite ?

KENT. Tu ne peux pas lui parler comme ça, ni à moi.

OLEG. Elle est folle et impuissante. Et vous aveugle.

KENT. Aveugle ?

OLEG. Vous ne voyez pas que je suis le dernier à lui être attaché.

KENT. Mais je suis là, non ?

LEAR. Kent ? C'est toi ?

KENT. Oui, c'est moi, Elisabeth.

LEAR. Je t'avais donné l'ordre de foutre le camp. Tu crois que je suis quoi ? Déjà sénile ?

KENT. J'ai besoin de toi pour finir le boulot, quelques papiers... des signatures.

LEAR (*à Oleg*). Qu'est-ce qu'il fout là ? Fais-moi sortir cet imbécile ! (*à Kent*) J'ai deux fils, des petits-enfants et une flopée de souvenirs. Mais je n'ai plus besoin de toi. Disparais ! Dégage ! Salut ! Va pourrir en enfer.

(Lear sort avec Oleg.)

KENT (*crie derrière elle*). Elisabeth ! Il faut qu'on se réconcilie ! Betty !

CORNALD, (*apparaît sur un écran ; l'image et le son troublés par des interférences*). Allô ! Tu m'entends, Kent ? (*interférences*)

KENT. Cornald, mon garçon ! Enfin... Allô ? Allô !

CORNALD (*fatigué*). Désolé, je ne pouvais pas plus tôt. Il est quelle heure chez vous ?

KENT (*gaieté forcée*). Quatre heures de décalage. Là-bas, comment ça va ?

CORNALD (*derrière lui une rue animée dans une ville d'Orient avec d'imposants bâtiments*). J'ai eu plein d'entretiens, fait des tas de recherches, visité du monde, c'est très encourageant. Mon premier projet pilote démarre après-demain.

KENT. Déjà après-demain ? Dis donc, c'est génial !

CORNALD. C'est petit, pour l'instant. Une échoppe de fruits, près d'un réparateur de vélos.

KENT. Tous les débuts sont durs. Là-bas aussi.

CORNALD. Je ne pars pas vraiment de zéro. Tes contacts ici te saluent. Dès que je cite ton nom, on me déroule le tapis rouge.

KENT. Ce ne sont pas des gens faciles, mais une fois qu'on a leur confiance...

CORNALD. Ils ne comprennent que dalle à ce que je veux faire ici. Ils m'offrent des contrats d'embauche ! Incroyable ! J'aurais pu être assistant-manager d'une boîte de transport ou junior partner d'une fabrique de conserves.

KENT. Une chose après l'autre, garde les options ouvertes. Et les yeux aussi !

CORNALD. Ils sont assez secoués par la nouvelle de notre scission.

KENT. C'est leur manière d'être polis. T'inquiète pas, mon grand. Fais ton truc ! Suis tes envies.

CORNALD. D'après eux, les bourses et la concurrence spéculent contre nous. Sur le web, ça parie déjà sur une possible OPA. Dans la presse aussi, on dirait.

KENT. Qu'est-ce que tu veux, les gratte-papiers ! Les mauvaises nouvelles sont les meilleures nouvelles, ça se vend mieux. Et les médias sociaux : contradiction dans les termes. Social mon cul ! C'est la merdo-sphère !

CORNALD. Comment va ma mère ?

KENT. Plus combative que jamais, la Betty !

CORNALD. Vous êtes réconciliés, comme toujours ?

KENT. Elle exagère toujours un peu, mais la réalité prend le dessus, finalement.

CORNALD. Kent ? Pourquoi tu fais ça ?

KENT. Quoi ?

CORNALD. Ton aide. Le budget de secours que tu m'as trouvé. Tes conseils, des tuyaux, tes réseaux. Ta mail list ?

KENT. Je crois en toi. Tu es bon pour la firme. Nouveaux horizons, bénéfiques, là où personne ne les attend.

CORNALD. Ça a un rapport avec mon père, c'est ça ? Une vieille dette d'amitié ? Je suis la traite ?

KENT. C'est toi, Cornald. Toi ! Ton avenir ! Notre avenir !

CORNALD. Comment il était, mon père, vraiment ? J'ai que les récits héroïques, le héros de ma mère. Aucun souvenir. Juste une image, floue. *(une courte perturbation de l'image à l'écran)* Une balle qui roule vers moi. Des points blancs. Je suis assis, une pelouse au soleil. Et lui à genoux devant moi. Il rit.

KENT. Je sais une chose. S'il était là en ce moment, il serait fier de toi, ton père. De ce que tu fais, tu risques, tu oses. Il t'applaudirait.

CORNALD *(avec un regard à côté de la caméra)*. Désolé, on m'attend au centre communautaire. *(perturbations à répétition à l'écran et dans le son)* On doit vite faire un tour dans les bidonvilles ouest, des torrents de pluie sont annoncés... peut-être déjà le début de la mousson. (...) Ils peuvent bien maudire l'Occident, ici (...) ils ne sont pas tellement mieux (...) On étouffe là-dedans (...) saisons (...) toujours plus dérangées.

KENT *(tandis que l'autre parle)*. Cornald ? Tu m'entends ? Allô ? Tu me vois ?

CORNALD. ... niveau de l'eau qui monte... voies de communication coupées... de vieilles digues... pleines de rats et saturées ... *(sa voix faiblit)*

KENT *(en regardant l'écran fixe mutilé par les pixels)*. Cornald ? Mon grand ! Je salue ta mère ? Cornald !

1. c LE COULOIR

Un long couloir, encore une dizaine d'étages plus bas. Des fenêtres plus petites, une vue à présent presque entièrement bouchée par d'autres immeubles. Gregory et Coralie se tiennent devant une double porte en verre mat, la porte d'une salle de réunion.

GREGORY. Si elle continue de pleurnicher comme ça, elle peut déménager plus tôt que prévu chez mon frère. J'aime pas dire ça, mais c'est une pauvre vieille folle décatie. Elle exige la direction qu'elle nous a elle-même refilé. Les vieux, c'est comme les gamins, une petite fessée de temps en temps quand les mamours ne suffisent plus.

CORALIE. Je suis partisane de la fessée pédagogique.

GREGORY. On serait tentés, hein ?

CORALIE. Commence par être moins jovial avec son personnel. Ferme-leur le robinet à fric.

GREGORY. Coralie, qu'est-ce qu'on s'est mis sur les bras, là ? Toute ma vie j'ai gaspillé mon temps à des futilités, résigné à aller jusqu'à la retraite sans qu'on me mette aux commandes. Et là, je me noie dans un fleuve de responsabilités. Dans mon costume de pingouin dans les meetings, je suis l'imposteur du bout de la table. Je fais oui et non de la tête, quand il faut faire oui ou non, toujours à côté de la plaque, l'air idiot, à opiner du chef, pendant que tout le monde se tait et fixe le plafond. On est dans un fatras inextricable de pertes, qui ne font qu'augmenter. Je commence à croire que mon frère m'a fourgué les portefeuilles les plus pourris, mais comment en parler ? Regarde-nous : ça fait des années qu'on rêve de ça ! J'ai une pierre de meule sur la poitrine, des vertiges, le bras gauche qui me fait mal, j'ai peur pour mon cœur. Juste assez lucide pour voir que le costume est trop grand pour moi, je n'ai pas les diplômes, les masters de mes frères. Il y a dix ans encore, je pouvais apprendre et changer, j'étais jeune. Tout craque et tangué aujourd'hui, mon cerveau en premier. Et ce connard de Kent ! A chaque engueulade à ricaner et rouler des yeux. Comme pour attiser le fiasco qui doit nous balayer, toi et moi, de la surface du globe comme un tsunami.

CORALIE. Maintenant, tu vas une fois bien m'écouter, Greg. Tu vas faire que tout ça se termine bien. Tu es aussi bien que tes frères. Qu'est-ce que je dis ? Tu es une

meilleure personne que ces deux reptiles froids et sans cœur. Tu es le seul qui ait donné une descendance à ta mère. Et il y a des chances que ça en reste là : le plus jeune, d'après moi, une tarlouze, l'autre : franchement asexué. Alors : la répartition nous désavantage ? A la poubelle ! On en fait une autre ! Tu es l'ainé. Tu dois ça à tes enfants, et à moi aussi, j'ai assez investi et renoncé à tellement de choses, La nuit, je reste éveillée avec la même pierre de meule sur les poumons. Ok, c'est terrible de voir ta mère dépérir. Mais je me souviens aussi : anéantie par la césarienne et le travail interminable, de ce qui avait été plus une torture qu'un accouchement, ta mère qui fait irruption dans ma chambre, passe à côté de mon lit sans un regard et fonce droit sur le berceau. Comme pour vérifier que son petit-fils n'a pas un bec-de-lièvre ou une tête d'hydrocéphale. Sans rien me demander, elle prend mon bébé dans les bras et se met à m'expliquer comment je dois allaiter. Tout juste si elle m'a pas fait une démonstration. Moi aussi, j'ai ma fierté, Gregory. J'ai aussi mes blessures. Mais tu sais ce qui me brise le cœur plus que tout ? Toi, quand tu es déprimé. Toi, quand tu prends plaisir à te dévaluer toi-même. Mon amour, c'est toi le meilleur ! Tu es le meilleur ! Relève la tête. Sois fier de ce que tu es. Et rends-moi fière de toi.

*Entre Lear, accompagnée d'Oleg.
Elle commence froidement. Lente.*

LEAR. Pourquoi me fuyez-vous du matin au soir. Du dîner au petit déjeuner ?
Jamais un peu de temps pour moi
Les enfants, vous me les cachez
ou vous les envoyez ailleurs.
Et pour la firme, c'est encore pire :
Les rapports, bilans et compte-rendus ?
Jamais je n'ai l'occasion de les voir.
J'ai dû me démerder seule pour découvrir qu'aujourd'hui
Se tenait dans ce cagibi une réunion stratégique.
Qu'est-ce qui ne va pas, avec la salle du conseil
Du penthouse ? Elle vous donne le vertige ?

GREGORY. Mère...
La salle du conseil, moche et prétentieuse sera
Indisponible pour au moins neuf semaines.
Je l'ai faite rénover, d'après mes goûts,
Du tapis au plafond, elle sera modernisée.

LEAR. « Modernisée » ! Sans rien me demander !
 Ton frère est au courant ? Il connaît tes goûts,
 Il y a bien des chances, pour que terminée,
 La rénovation, on doive la recommencer.
 Mais ce qui est bien est bien, il faut le conserver !
 L'extravagance, à ces hauteurs, n'est pas permise.
 Ce sera mon premier point à l'ordre du jour.
 Viens ! Entrons, commençons !

CORALIE (*lui barre l'entrée*)

Ma chère belle-mère,
 Le vrai gaspillage commence chez vous. (*elle montre Oleg*)
 Quelle est l'utilité de cette clique de pédants
 Dont le plaisir quotidien est de vexer Grégory
 Et de le pousser à bout ?
 Avec leur pollution verbale incessante,
 Leur ingérence prétentieuse dans sa gestion,
 Leurs objections et sarcasmes à chaque décision.

GREGORY (*balbutiant*). Oui, c'est comme ça, Mère, la faute est chez vous,
 Et ça exige, après punition, une réparation,
 Afin que nos intérêts supérieurs soient ménagés.
 Vraiment désolé !

LEAR (*à Oleg*). Tu comprends ce qu'il dit, toi ? Ou je suis cinglée ?

OLEG (*rit*). L'animal, Madame, enfin est sorti du bois,
 En fait, il est double, il dit : « Je vous aime »
 Alors que déjà, il s'emploie à creuser...
 votre fosse.

CORALIE. Vous voyez ! C'est ça que je veux dire,
 Ce genre d'agressivité !
 Cette brutalité, cette...

OLEG. La vérité vous fait mal, Madame ? Moi aussi :
 Trop longtemps je me suis mordu ma langue devant vous.

CORALIE. Combien de temps on va se laisser emmerder
Par des calomnieurs qu'il faut payer à prix d'or ?

GREGORY. Désolé, mère, il n'y a rien à faire,
Il va falloir couper...

LEAR (*l'interrompt*). Tiens, vous êtes qui, vous, joli jeune homme ?
Mais où, où donc, vous ai-je déjà vu ?

GREGORY. Non, mère, s'il vous plaît, pas encore ces vieux trucs !

CORALIE. J'aimerais assez que vous vous atteliez
A remettre en selle votre bon sens tant renommé.

OLEG (*ironique*). Que vous vous atteliez !
Qui des deux mène la charrette ? ? (*à Gregory*) L'âne ? (*à Coralie*) Ou la rosse ?

GREGORY. Un bon conseil, mon pote : ferme ta gueule !
Ma femme, je ne la laisse pas insulter par des étrangers !

CORALIE. Du calme, Gregory, il ne compte pas, lui. (*à Lear*)
Vous, je vous somme de cesser ses caprices,
Qui vous rendent étrangère, à nous. Et surtout à vous-même.

LEAR. L'un *étranger*, l'autre *étrangère*, ils n'ont que ce mot à la bouche.
Je suis donc si étrangère, que plus personne ne me connaît ?
Ne suis-je plus : Lear, Elisabeth ?
Comment marche-t-elle ? Comme ça ?
Comment parle-t-elle, regarde-t-elle ?
Comme ça ?
Mon esprit doit être malade ? Mon attention émoussée ?
Me suis-je endormie - ou encore éveillée ? A l'aide !
Je suis qui, encore ? Quelqu'un pour me le dire ?

OLEG. L'ombre de vous-même. Par votre propre faute.

LEAR (*rit*). Merci, c'est ce que je voulais entendre, car
A en croire ma raison, ma tête, ma conscience,

Je pourrais jurer que : j'ai des fils.

OLEG. Des fils idéalistes, peu prodigues ! Et qui se la pètent !

GREGORY (*se domine*). Vieillir dignement demande de la sagesse.

On n'a ni le temps, la place, ou la nécessité

D'entretenir chacun, à part, un staff privé.

C'est contre-productif, ça fait double emploi.

Et quoi qu'il en soit, ça coûte super cher.

C'est bien vous qui marteliez : efficacité et rigueur.

(*de plus en plus en colère*)

CORALIE (*tend un papier à Lear*). Voilà les noms. Et ici leurs indemnités

Tout à fait confortables. Vous verrez que ceux

Que vous appréciez pour leur ancienneté

Et leur fidélité resteront à vos côtés.

GREGORY. Et avec un peu moins on fera beaucoup plus.

LEAR. Dégénéré bâtard ! Je ne t'embêterai

Plus très longtemps - il me reste encore un fils.

Comment un tel démon, au cœur de marbre

A pu voir le jour – justement à travers moi ?

OLEG. Madame, ne vous excitez pas. Prudence.

LEAR. Mes gens sont la crème, l'élite du métier.

Distingués, motivés, excellents dans leurs tâches,

Ils connaissent leurs rôles, depuis des années

Ils travaillent de concert - une symphonie -

Que vous déchiquetez avec vos gueules de hyènes !

Loups garous, chacals, cancrelats : vous !

Même lui, mon Oleg, mon dernier soutien,

Jour et nuit - vous allez le virer ?

CORALIE. S'il vous soutient, soutenez-le aussi,

A l'avenir, payez-le, de votre poche.

LEAR. Oh, petit défaut, que tu semblais grand et laid,
 Chez Cornald ! Oh, faute futile qu'était la sienne
 Et dont j'ai fait mon banc de torture :
 Qui a brisé mon corps et asphyxié mon esprit,
 Mutilé mon cœur, arraché et trempé
 Dans la bile comme dans l'encre verte...
 Oh Lear, Lear, Elisabeth Lear !
(elle se frappe la tête)
 Frappe à la porte qui a laissé entrer la folie
 Et a chassé l'intelligence et la raison. *(Elle saisit Coralie par le poignet)*
 Viens là, toi !
 Vipère. Vampire. Bête dénaturée.
 Qui dresse les fils contre celle qui les a
 Enfantés. J'espère deux choses : que ton ventre
 Se dessèche, ou qu'il pourrisse afin
 Que de ton corps faux et précocement fané
 Aucun enfant ne puisse encore éclore.
 Que ceux que déjà tu as nourris au sein
 Deviennent des truands, des criminels,
 Sans frein, avec un seul désir :
 Mettre dans la merde leur salope de mère.
 Que leur férocité fasse rider ton front
 Et te rendent plus laide encore que tu n'es,
 Que ta face rongée par l'expression amère
 Se plisse et se ravine et que ce crève-cœur
 Fasse de ta sale gueule un masque de sorcière.
 L'amour et la fierté que ressent une mère
 Se changeront en toi en haine et en sarcasme,
 Quand tu auras compris qu'une dent de serpent
 Ne mord pas aussi cruellement
 Que l'ingratitude d'un enfant !
(à Gregory, montrant Coralie)
 Tu n'as jamais été le plus malin,
 Quand-même, je m'étonne à quel point tu as pu
 Me décevoir : ça ici, ton choix ? Cette farce de femme ?
 C'est ta réponse à ce que je t'ai appris, montré,
 offert en modèle ? Elle ?

GREGORY. Je vous préviens... je vous en supplie !...

LEAR. Ah, mes pauvres yeux usés, Dieu seul
Sait combien de fois ils ont pleuré pour lui,
Mon aîné, à cause de sa stupidité.
Encore une fois pleurez, et je vous arrache,
Je les jette avec l'eau qu'ils font couler
Je les pétris comme l'argile, j'en fais une urne
Pour mon pauvre tas de cendres.
Il fallait en arriver là ? Bon. Assez ! Plus une larme !
J'ai un enfant meilleur, un deuxième fils,
Dont je sais qu'il est bon et accueillant,
En apprenant cette débâcle, il te fera la peau !
Te punira pour ton comportement de loup !
Un jour je reviendrai, avec le rang que je n'ai
Perdu pour de bon que dans ton regard délirant.

Lear sort.

CORALIE (*à Oleg*). Qu'est-ce que tu as à rester planté là ?
Dehors ! Cours derrière elle, ta mécène !
Chez nous, tu n'auras plus un sou !

OLEG. Plus un sou je m'en fous, venant de vous,
Et vous, monsieur, n'êtes qu'un joujou, poupée de chiffon,
Quelque chose de mou, privé de chair et de sang.
Votre mère, aucun de vous,
Ne mérite son rang. (*il sort.*)

GREGORY. Fous-le camp, connard, sale paumé prétentieux !
Tu verras bien, combien de temps elle te garde,
Avant de te pourrir comme elle nous pourrit !

CORALIE. On n'avait pas le choix, il fallait le faire.
A notre place, n'importe qui ferait pareil.
Pas vrai ? Non ? (*Elle est en larmes*)
Autant de personnel, et qui sert à quoi ?
Si ce n'est à la soutenir et l'encourager,

Dans tous ses coups, ses frasques, ses ruses, et ses rages,
Qu'elle imagine pour nous défier, nous faire chier !

GREGORY (*ému*). Ça va s'arranger, elle va se reprendre.
A la condition qu'Henry, tout comme nous,
Lui fasse comprendre, pour de bon, que son comportement,
Ne peut pas durer. Je l'appelle pour lui dire,
Qu'elle débarque chez lui, pour nous traîner dans la boue.
S'il tient bon, pendant qu'elle crache sa bile,
Elle reviendra à elle, retrouvera la raison,
On pourra, avec Henry, s'occuper pour de bon
Des vrais problèmes importants,
Avant qu'on perde tout.
Il est grand temps -

1. d

LES ARCHIVES AU SOUS-SOL

Plusieurs étages sous le rez-de-chaussée, une cave tapissée d'étagères avec des classeurs et des cartons à archives. Deux lits de camp au milieu, sur l'un d'eux Oleg, en train de téléphoner.

OLEG. C'est pas possible, encore malade ? La rougeole ! Qui choppe la rougeole à soixante ans ? Allô ? (*il vérifie son portable*) Désolé, mauvais réseau, on est dans les caves. Peut-être qu'il faut chercher un autre médecin. Un moins cher. C'est la mère qui me paie directement maintenant. Et je ne sais pas pour combien de temps.

LEAR (*entre, tenant son smartphone*). Maintenant cette saloperie ne marche plus du tout. Ça me rend cinglée, ces nouvelles machines.

OLEG. Ça marche. Le réseau est revenu. (*il lui rend l'appareil.*)

LEAR. Qu'est-ce qu'on fait ici en bas ? Un de mes fils me fout dehors, l'autre est soi-disant à l'étranger et je trouve porte fermée ! J'aurais dû essayer ça avec mon père, tiens ! Oh Cornald, Cornald ! Toi, je n'ai même plus ton numéro. (*en larmes*) Oh Dieu, ne me laisse pas devenir folle. Ou bien je le suis déjà ? Je suis sénile, Oleg ? Dis-moi simplement oui.

OLEG. Prenez votre médicament et tout ira mieux.
On a encore besoin de vous.

LEAR. C'est toi mon médicament. De personne d'autre je ne reçois de mot gentil. Tu pourrais me masser un peu ? Ici. Cette douleur ! (*elle montre son épaule*) Ce doit être mon cœur. (*un petit gémissement de soulagement*) Je ne sers plus à rien, mon garçon. Il y a des années que je ne comprends plus rien. « High yield bonds with a non-investment grade » ! « Equity in income of affiliates » ! Tu sais ce que ça veut dire, toi ? Je ne pige plus rien. Avant, on avait des bilans, c'était clair. Oui, là y'a un bobo, là... (*elle grogne*) A chaque réunion j'ai peur qu'un de ces jeunes imposteurs nous fourgue un tuyau pourri, dans cette roulette mondiale de chiffres qui ne veulent plus rien dire. Avant, mon père, dans son entreprise, pouvait parler avec n'importe quel ouvrier, et même corriger ses erreurs, sa soudure ou son plâtrage.

La vieillesse est une déportation mentale. On t'enduit de goudron et de plumes.
N'oublie pas l'autre épaule. Aïe ! Doucement, mon gars !
J'ai dû, toute ma vie, me faire plus dure que je n'étais. La première femme au sommet.
Soi-disant, uniquement à cause de ma famille. Et grâce aux réseaux de mon mari. Mon
grand rêve. Tout envoyer valser, vivre sous les ponts. Paumée parmi les paumés.
Libre ! (*elle pleure.*)

OLEG. Vous êtes déjà libre. Prenez vos médicaments.

LEAR. Libre pourquoi faire, mon petit Oleg ? Pour qui continuer à souffrir ? Tout le
monde me fuit.

OLEG. Alors faites-le pour moi, madame.

LEAR. Appelle-moi Betty.

OLEG (*après un silence*). J'ai besoin de vous, Betty. Je ne suis pas le seul.

LEAR. Moi aussi j'ai besoin de toi. N'oublie jamais ça.

OLEG. Bien sur que non, Betty. Jamais.

LEAR. Je te suis tellement reconnaissante. Pour tout.

OLEG. Je sais, Betty.

LEAR. Je suis désolée. Je ne voulais pas. C'était plus fort que moi. Tu es si bon pour
moi. Le seul. Mon dernier. (*elle l'embrasse, s'arrête*)

OLEG (*se dégage prudemment*). Je sais pas si c'est une si bonne idée.

LEAR. Tu veux me quitter, toi aussi. Dis-le carrément. Un petit baiser, ça te choque ?
Ou non. C'est à cause de ta religion ? de ta culture ? naturellement. C'est à cause d'où
tu viens ?

OLEG. Pas du tout.

LEAR. Personne ne le saura. Un peu d'exaltation physique. Qu'est-ce que ça peut faire ? Ça peut pas faire de mal.

OLEG. Ça peut troubler nos liens, entre nous.

LEAR. Troubler ? Mouais... Le sel de la vie, prendre des risques. *(elle l'embrasse)* Qu'est-ce qu'ils croient tous ? Que j'ai tout oublié ? Que je n'ai plus de besoins ? De tendresse ? De compréhension ? *(elle ouvre la chemise d'Oleg, respire l'odeur de son torse)*. Ah ! Jeunesse, impulsive, insouciante, indolente ! Sans rien savoir d'elle-même. *(elle l'embrasse)* Oleg ? Mon Oleg ?

OLEG. Madame, je ne sais pas si je...

LEAR. Laisse-toi aller, pour une fois. C'est pas grave. *(elle commence à le déshabiller)*

OLEG. Madame !

LEAR. Ne m'abandonne pas. Pas toi, justement. Pas maintenant !

OLEG. Ok, ça va. Mais cette fois seulement. *(il l'embrasse aussi)*

LEAR. Si tu trouves ça horrible tu n'es pas obligé.

OLEG. Mais alors ne commence pas avec ça ! *(il l'embrasse fougusement)*

LEAR *(comme en transe)*. Fais de ton mieux !

Ils font l'amour.

1. e

LE HALL D'ENTREE**Prémices de la tempête.**

Un hall d'entrée monumental avec beaucoup de marbre et de portes en verre mat. Au mur, une rangée d'horloges indiquant l'heure à New York, Londres, Francfort etc. Également une rangée de portes d'ascenseur.

Partout de grands écrans avec diverses chaînes d'infos internationales. Des séquences sans le son : discussions enfiévrées entre analystes, bourses en panique et rixes sporadiques, conférences de presse de politiciens blêmes, employés indignés en costume quittant de hauts immeubles avec une boîte en carton entre les bras, journalistes indiquant un endroit sur le trottoir où quelqu'un s'est écrasé, à en croire le contour dessiné d'un cadavre au sol. De plus en plus d'images de catastrophes climatiques : éruptions volcaniques, averses de grêle infernales, hautes vagues, torrents de boue, vents violents, maisons détruites, ponts qui s'effondrent... Dans le hall même on devine un trafic intense à l'extérieur : sirènes hurlant régulièrement, concert de klaxons, ainsi que le bruit constant de la pluie. Dans le cours de la scène, ces sons et ces images deviennent de plus en plus violents.

Kent arrive de la rue, mouillé, portant un parapluie et parlant dans son smartphone.

KENT. Cornald, pas d'histoires ! Tu rentres tout de suite ! Donne-moi le nom de l'hôtel, je m'occupe de la note.

CORNALD (*skype, amaigri, sale, ivre ; dans une espace mal éclairé*) Il y a des ficelles que même toi tu ne peux pas tirer. (*parasites dans le son et l'image*)

KENT. Qui veut peut ! Ta famille, ici compte sur toi. Tes deux connards de frères se battent et font des pertes, pendant que la moitié des banques est au bord de l'explosion et que les bourses entrent en fusion. Il n'y a que toi pour calmer les esprits. Reviens ! Toi, la voix qu'on croyait perdue, celle de la raison, de l'extérieur. Ensemble, on sera derrière ta mère comme un seul homme.

CORNALD. Je ne suis pas mieux que mes frères. Mes projets ? Prétentieux et superflus. Les autochtones ? Pas trop prêts à trahir leurs coutumes pour un petit connard d'étranger. Essaie un peu de leur prouver qu'ils ont tort. (*un petit rire*) Je me suis saigné en pots-de-vin à des bureaucrates inutiles, même mon associée, une ONG

suisse, m'a roulé dans la farine. *(il tousse)* Je suis qui, Kent ? Je veux dire : qui je suis ? Je me sens comme une ancienne colonie, « au cœur des ténèbres », en Afrique, pillée de l'extérieur, pourrissant à l'intérieur. En fait, c'est ce que j'ai toujours été. Mais ce n'est qu'ici que je l'ai découvert. *(parasites)* Né une seconde fois, de nouveau grâce à ma mère, mais loin d'elle, cette fois.

KENT. Ça valait la peine d'essayer. On apprend toujours et partout, surtout de ses propres erreurs. Ferme boutique, limite les pertes et reviens !

CORNALD. Les pertes ? J'ai une montagne de dettes. Chez tes aimables contacts. Je me suis fait saigner à blanc.

KENT *(effrayé)*. Tu ne t'es pas trop confié, j'espère ?

CORNALD. J'étais sur le cul en voyant ce qu'ils savaient déjà. J'ai arrêté de parler, le lendemain j'avais leur gorilles sur le dos. Hier, dans la rue, ils m'ont menacé.

KENT. Donne-moi les noms ! Je paie tes dettes et je t'engage des gardes du corps. *(avec un petit rire)* Moi-même, par là-bas, j'ai vécu pas mal de trucs.

CORNALD. Moi j'ai été à de drôles de petites fêtes. Avec des potentats locaux. *(parasites)* Un de ces vieux briscards gloussait qu'il avait « bien connu mon père » et ma mère « encore mieux ». Il disait que je ne ressemblais pas du tout à mon père.

KENT. T'es pas obligé de croire tous les vieux pochtrons.

CORNALD. T'es toujours là pour tout arranger. *(parasites)* Tu m'étouffes, Kent, avec ton espèce de manteau d'amour dégoulinant.

T'es qui, en fait, vraiment ? *(sa voix s'éteint)*

Entre Lear, suivie d'Oleg.

LEAR. Où se cache mon fils ? Sa mère veut lui parler.

Sa faiblesse est passée, son esprit rétabli,

Elle est redevenue celle qu'elle était avant.

Combien de temps, encore, pour le joindre ?

KENT. Il va venir, Betty. Forcément. Il arrive...

LEAR. Encore une fois tu me racontes des salades.
Tu n'as aucune prise sur lui, il te balade !

KENT. De qui tu parles, Élisabeth ?

LEAR. De qui ? De qui ? Tu as perdu le nord ?
Henry ! Le dernier qui me reste.
Tu m'avais juré qu'il serait ici.
Le Sang de mon sang... Le souffle de mon souffle...

KENT. Il revient aujourd'hui, c'est ce qu'il a promis.

LEAR. Jadis j'avais trois fils, je n'en ai plus aucun.
Qui me reste-t-il, à part mon fidèle Oleg ?
Seul un étranger prend encore soin de moi.
Seul un étranger pour lécher mes blessures.
Pas toi ! Pas Kent !
C'est ça ta gratitude, après notre réconciliation ?
Qu'as-tu jamais fait pour moi, donné
Ou sacrifié, qui ait laissé un signe, une trace,
Dans le marbre de nos existences ?

KENT. Vous savez ce que vous avez signifié pour moi,
Et moi pour vous. Ce qui nous liait tous les deux,
Ne regarde personne, mais vous ne pouvez pas
Nier ce qui a existé.

LEAR. Essaie pas de m'enfumer, mon gars !
Comment j'ai pu me fier à toi ?
Jamais tu ne fais ce que tu promets !

KENT (*la secoue*). Fais pas semblant, tu sais bien de quoi je parle !
Toi ! Me prends pas pour un con, toi !
Ta revue, ton show, ton cinéma de « je sais plus je me souviens plus » !

OLEG (*intervient*). Kent, qu'est-ce qui vous prend ? (*à Lear*)
Tout va bien ? Il vous a fait mal ?

KENT (*la tête entre les mains*). Pardonne-moi, c'était plus fort que moi.
Je regrette, je t'en prie, pardonne-moi, Betty.

LEAR (*son visage s'éclaire, elle rit*). Mais c'est ça, oui bien sûr, j'ai compris ! oui,
mais bien sûr, évidemment...

(*compréhensive, à Oleg*)

Il est tombé malade, mon pauvre Henry,
Et cette fille sortie du caniveau aussi,
Un fléau incurable au remède inexistant,
Voilà pourquoi ils n'arrivent pas à temps.

KENT (*secouant la tête, bas*)

Qu'elle arrête, qu'elle arrête ... Elle me rend dingue ...

LEAR. Ça doit être ça ! Les pauvres, ils vont mal !

(*riant, les bras au ciel*)

C'est moi, bien sûr, qui dois prendre patience,
Et qui dois maudire mon propre entêtement,
À confondre deux chiots chétifs et souffreteux
Avec des lions musclés éclatants de santé
Qui rugissent de joie dans la sève de leur prime jeunesse !
Si déjà ils sont réduits à un tas de chiffons,
Que vaut encore mon corps, ce vieux torchon ?
Faites-moi disparaître, j'abandonne ! J'ai fait de mon mieux.
(*elle veut se coucher sur le sol*)

OLEG (*l'en empêche*). Allez, madame...

Faut pas se laisser aller,
Votre fils va bientôt arriver.

LEAR. Adieu ! Merci ! Ce fut une belle existence. (*tout en se débattant, elle tente d'embrasser Oleg*)

Henry entre, venant de la rue, suivi d'Alma ; tous deux sont mouillés et portent des bagage.

HENRY. Sacré comité d'accueil, quel honneur !
Mère ! Ça fait du bien de vous revoir.

LEAR (*se redresse, en larmes*). Mon fils, Henry mon chéri, Gregory est fou !
J'ai du mal à le dire, mais tu dois le savoir,
Combien avec moi, il est dur et humiliant.
Il m'a mise à la porte et m'a interdit,
L'entrée à la salle du conseil !
Il a remercié et viré mes gens,
Il a permis à la misérable mère,
De ses rejetons de blesser sa propre mère
Avec des moqueries que je n'ose répéter. (*elle geint*)

HENRY. Je viens de parcourir la moitié du globe,
A la recherche de soutiens pour les affaires,
Que vous nous avez fourguées.
Aucun des contrats nécessaires
Pour parer au danger menaçant la firme
N'a pu être signé. Notre ligne de crédit ?
Épuisée. Notre influence sur les marchés ?
Disparue. La confiance de la presse, de la bourse ?
Évanouie. Votre bonne renommée ? Perdue.
Nos partenaires restants sont en état d'alerte,
Sous la menace d'un inamical rachat, (d'une OPA)
Et impossible de savoir d'où viendra le danger.
Ma femme est épuisée, moi je suis à bout,
Les jetlags, les taxis et l'air conditionné,
Les réunions sans fin qui ne mènent à rien...
Et donc, quel est le problème avec mon frère ?

LEAR. Qu'il soit maudit ! Il m'a chassée de chez lui,
Rejetée et bannie, comme un parasite !

HENRY. Ma chère, ma bonne mère...
Vous êtes vieille.
Je suis désolé de devoir vous le dire,
La vie, chez vous, est à ses extrêmes limites
Vous en avez joui autant que vous pouviez.

Maintenant vient le temps de vous laisser guider
Par ceux qui peuvent, mieux que vous, juger.
C'est pourquoi, je vous le demande,
Pour votre propre bien, le bien de tous,
Retournez chez Greg et Connie, reconnaissez,
Que vous les avez injustement blessés.

LEAR. Ces deux là ? Je dois peut-être aussi implorer leur pardon ?
Selon toi, est-ce compatible avec mon rang ? *(elle s'agenouille)*
Fiston, je viens plaider coupable pour ce crime :
Je suis usée avant l'âge, ma mémoire est en fuite,
Mes tripes sont pourries, je ne suis plus bonne à rien.
J'ai tout perdu et je vous supplie à genoux :
Pitié, un peu de pain, un toit et des habits !

HENRY. Vous comprenez, ce que je dis, mère ? Tout
Ce que vous aviez, que vous nous avez donné
Maintenant, est en danger. On risque de tout perdre !

LEAR. Impossible ! Elle était en parfait état !
Ce n'était pas une firme, mais un firmament !
Pas une fois, depuis les débuts de mon père,
Il n'a été question de pertes.
Croissance zéro, c'était reculer, jeune homme,
Et reculer c'était la mort. La mort !
Et voilà que tu reviens du bout du monde
Pour m'annoncer qu'on est sur la paille ? *(elle pleure)*
C'est la faute de ma progéniture ; ils sont
Trop petits, mes fils, trop idiots, trop provinciaux.
Les gènes de notre sang
Sont épuisés, foutus, détraqués, liquéfiés.
Et le peu de force et de cran qui leur reste,
Est gâché, gaspillé pour des femmes qui soit
Possèdent des ovaires mais pas de cervelle,
Soit ne sont pourvues ni de l'un ni de l'autre.

HENRY *(la relève)*. Il faut arrêter, Nom de Dieu - avec ce cirque !
Retourne chez mon frère, comme c'était décidé !

C'est fini ! Fous-nous la paix, fini les lubies !
Retourne chez lui !

LEAR (*le repousse violemment*). Pas même en mille ans !
Avec sa langue de serpent il a troué mon cœur,
Pour y injecter son venin !
Que tout ce que les magasins du ciel,
Contiennent de punitions et douleurs
S'abattent, incandescents, sur sa tête ingrate,
Sur celle de son dragon, et de ses deux morveux ! (*elle lève les bras au ciel*)
Air pollué, particules fines et pluie acide,
Paralysez leurs nerfs ! Calcinez leurs poumons !
Pulvérisez leurs os et ceux de leurs marmots !

ALMA (*semble avoir une faiblesse*). Pas ça, plus ça, plus jamais ! Fais qu'elle se
taise ! (*elle veut sortir*)

HENRY (*la retient*). C'est bientôt fini, un instant !
Et je t'aiderai à monter – patience !

LEAR (*continue à tempêter*). Éclairs agiles, aveuglez de vos guirlandes
De feu leurs yeux méprisants !
Elle : percez son sein, lui : brûlez son torse.
Que le soleil distille de chaque marais acide
Un nuage pestilentiel pour orner leur peau
De taches immondes et de bubons purulents !

HENRY. C'est sûrement ce que tu me souhaites aussi,
Derrière mon dos, quand tu te tapes une crise !

LEAR (*soudainement tendre*). Non, Henry, non - toi jamais je ne te maudirais.
L'humeur douce de ton tendre cœur ne connaît pas
Cette dureté. Le regard de Gregory
Me diffame, ton œil, lui, me console, me comprend.
De la tête aux pieds tu es son opposé. (*l'embrasse sur la joue*)
Toi, tu connais encore le devoir d'un enfant.
Le sang et ses commandements, l'intérêt
De la gratitude, le rendement de l'amour,

Le capital que constituent morale et devoir.
Tu sais apprécier ce que c'est de recevoir,
D'ores et déjà, la moitié de mes avoirs.

Gregory entre avec Coralie ; tous deux sont trempés...

GREGORY. Alors ? Un temps à ne pas mettre un **chien** dehors ! (*Ils s'embrassent, ignorent Kent et Oleg.*)

CORALIE. Oh ! Tout le monde est déjà là ? Vraiment désolé -
Un trafic de fou, ça ne roule pas du tout.
Dehors c'est l'enfer, des rues barrées,
Des planches devant les vitrines barricadées,
Chiens policiers contre pillards, on dirait
La guerre, pas une tempête. (*à Alma*)
Tu es toute pâle, ma chérie ! Tout va bien ?

GREGORY (*à Henry*). Toi non plus, t'as pas l'air dans ton assiette.
Comment ça s'est passé, à l'étranger ?
Un update de temps en temps, ça aurait été sympa.

LEAR. Gregory ! N'as-tu pas honte devant mes cheveux gris ?
Et toi, Henry, tu te laisses embrasser par lui ?

GREGORY. Qu'est-ce que vous reprochez à l'amour fraternel ?
Qu'est-ce que j'ai fait de travers, mère, si ce n'est
Ce que vos errements voient comme un crime.

LEAR. Il recommence ! Sa langue de serpent – si venimeuse...
Mon pauvre cœur - pourquoi est-il si fort ?
Ne serait-ce pas mieux qu'il casse, là, tout de suite ?

KENT (*de loin*). Pourquoi si dur ? Elle est toujours ta mère.

GREGORY. C'est une affaire de famille, Kent !
Tu n'en fais pas partie, comporte-toi
En conséquence – subordonné et silencieux.

CORALIE. Du calme, Greg, on n'est pas là pour lui.

HENRY (*soutenant Lear*). Mère, ce n'est pas une honte d'être faible,
Sauf à faire semblant de rester forte.

Vous pourrez venir chez moi et Alma,
Pas de soucis, si d'abord, vous déménagez
Quelques temps chez Greg, et consentez,
Comme convenu, à réduire drastiquement Votre personnel.

CORALIE (*affectueusement*). Oui venez !
Les enfants vous attendent avec de la tarte,
Des chansons et votre tisane préférée.

LEAR (*à Henry*). Je préfère renoncer à tout abri
Me livrer à la cruauté nue de la tempête,
A sa furie, au froid, à la fournaise atroce de l'été,
Nue sous le ciel nu, sur le macadam des routes,
Dans la broyeuse en béton nommé
Ville, Parmi les parias et les toxicos,
Sale et puante au milieu des clochards.
Tout, plutôt que retourner chez eux !

GREGORY. Tu sais quoi ? On peut arranger ça,
Je me ferai un plaisir de payer ton taxi.
Je suis assez curieux de voir combien de temps tu tiendras,
Sortie de la cloche de verre de ta tour d'ivoire.

LEAR (*à Gregory, en pleurs*). Salut, mon fils. Plus jamais je ne serai un boulet.
Nous ne nous reverrons plus, ni nous parlerons.
Je pensais que tu étais ma chair, mon âme,
Mon enfant. Mais vois ! (*elle l'embrasse sur la joue*)
Tu es une excroissance de mon corps,
Une tumeur maligne qui ressemble à un homme.
Un abcès, un bubon, un anthrax, un phlegmon,
Un chancre qui bourgeonne, pas un être humain.
Mais bon ! J'arrête de pester. Alors, la honte ?
Et bien, qu'elle vienne, je ne la force pas.
Je suis patiente, je peux rester chez Henry.

Sa petite femme et lui me prennent comme je suis.

HENRY. Mère, je suis désolé, on a rien préparé,
Je ne vous attendais pas si tôt. Rien n'est prêt,
pour un accueil convenable.
Mon frère ne veut que votre bien ! Allez...
Si on pose un regard rationnel sur
Tout ça - une fois passée votre fureur première –
Vous devez reconnaître : vous êtes d'un âge
Avancé, indigente et... pas toujours très lucide.

LEAR. C'est toi qui dis ça ? Où veux-tu en venir ?

HENRY. A la vérité pure et dure. Pourquoi autant
De personnel dispendieux ? Même réduits au quart,
Ils ont trop peu à faire...
Ils coûtent une fortune, sapent l'autorité,
Sauf la vôtre bien sûr, et ils font double emploi
Dans les mêmes bureaux avec mes hommes à moi.

CORALIE. A quoi vous sert votre entourage, si vous
Commandez en même temps le nôtre ?

HENRY. Au point où on en est, toute économie
Est bonne à prendre voire indispensable !
Vos employés, d'ailleurs, auront tout à y gagner.
Tout sera transparent, et ils pourront ainsi
Pénétrer plus vite le marché de l'emploi
Et chercher sans tarder un boulot, un job, un métier d'avenir.

LEAR. Je vous ai donné tout ce que je possédais...

HENRY. Maman, pardonnez-moi, mais c'est un fait :
Si vous venez chez nous pour vous y installer,
Je ne peux ni loger, ni payer, ni nourrir
Une seule personne en-dehors de vous.

LEAR. La plus aigre des créatures devient douce à nos yeux

Quand son frère apparaîût encore plus mauvais.
Gregory ? C'est d'accord, je viendrai chez toi et Conny.
Toi, tu me laisses un quart de mes hommes, mais lui,
La part que je conserve dans son cœur, c'est zéro.

GREGORY. Je ne suis pas la bouée de sauvetage
Pour quand tout foire.
C'est ce que j'ai été pendant trop longtemps.
Fini de négocier. Ce sera seule, ou pas du tout.
C'est à prendre ou à laisser.

LEAR. Laissez-m'en dix. Ou six. Ou au moins ces deux-là.
(elle montre Kent et Oleg)

Même le plus pauvre des mendiants
Possède un petit rien superflu.
A quoi sert la mode ? A tenir chaud ?
(elle montre les vêtements de Coralie)
Et avez-vous *besoin* de cette belle robe
Pour ne pas courir nue ? J'ai *besoin* d'une chose :
De la patience. Ô Dieu, donne-moi la patience !
Regarde-moi, une pauvre vieille femme
Riche en années et en tristesse ; et maudite,
En tout. Est-ce toi, Dieu, qui excite ses fils
Contre leur mère ?
Ne me rends pas folle au point de le
Supporter, résignée. Éveille ma colère
Et qu'elle soit sublime ! Ne laisse aucune larme,
Arme du faible sexe, souiller mes joues fières !
Bâtards dénaturés, ma vengeance sera
Telle que le monde en parlera longtemps.
Je suis capable de... je ne sais encore quoi,
Mais les plaies de l'Égypte en pâliront !
(elle pleure ; l'orage devient encore plus bruyant)
Personne n'eut jamais autant de raisons de pleurer,
Mais plutôt je mettrai moi-même mon cœur
En pièces que vous offrir le feu de joie
De ma tristesse transposée en larmes.
(elle s'effondre, pleurnicharde)

Reprenez-moi. Acceptez-moi. Ne me dégagez pas
A coups de pieds, comme une chienne décrépite, décatie,
délaissée, abandonnée.

ALMA. Bon Dieu ! Qu'est-ce qui déconne chez vous ?
La pauvre vieille, elle est épuisée, au bout du rouleau.
Elle a besoin de soins. Par des professionnels.
J'espère quand-même que vous
Allez lui payer des soins spécialisés,
Dans un établissement. Il faut la placer ?

LEAR. Etablissement ? (*elle se redresse ; à Oleg*) On se tire de ce nid de vipères !
Vite ! Avant qu'il ne soit trop tard !

KENT (*veut la retenir*). Non non Betty ! Qu'est-ce que tu vas faire ?

HENRY. Ça part d'un bon sentiment, Maman, Alma a raison, peut-être...

LEAR (*le repousse brutalement*). Ne me touche pas ! Je vous préviens tous,
N'ayez pas le culot de me barrer la route !
Tous les avocats les plus redoutables du pays,
Ont une dette envers moi, ne croyez surtout pas
Que je vais me retenir de les lâcher
Sur vous, racaille que vous êtes, bandits !
Et que hier encore j'appellais « ma famille ».

Elle sort avec Oleg ; les portes restent ouvertes, le vent et la pluie entrent avec un vacarme menaçant.

Kent crie dans le bruit, les autres également.

KENT. Qu'est-ce qu'elle va faire ?
Dehors dans cette tempête !
Les transports publics sont à l'arrêt
Les bouches de métro toutes bloquées.

GREGORY. C'est ce qu'elle a voulu, elle ne demande pas mieux.

CORALIE. Elle finira bien par revenir, c'est pas sérieux,
C'est pour nous forcer à lui courir après,
Alors qu'elle est morte de trouille, en réalité.

KENT. La grêle et la foudre pourraient la frapper !
Les débris des fenêtres, éclatés par le tonnerre, la toucher !
Dehors, qu'est-ce qu'elle a comme abri ?
Il faut aller la chercher, tous ensemble !

HENRY. Ma proposition : on ferme toutes les portes,
Mais pas à clé, bien sûr, elle va bien finir par rentrer...

ALMA. Mais c'est pas elle, c'est vous qui êtes faibles d'esprit. Allez !
Elle est en danger, dans son état,
Et fringuée comme elle est – c'est encore ta mère !

(Alma se précipite dehors dans la tempête.)

HENRY (*court après elle*). Alma ! Fais pas ça !
T'es encore trop faible !
Reste ici... Au moins, allons-y tous ensemble !

Il sort, suivi de Kent, puis de Coralie ; Gregory sort le dernier en ralant.

(entracte)

SECONDE PARTIE :

LE MONDE EXTERIEUR

(la tempête)

2. a

LA RUE / LA VILLE

Divers endroits dans une mégalopole déserte, balayée par l'ouragan. Au milieu, Lear fait face aux éléments. A côté d'elle, pelotonné sur le sol, Oleg, passif.

LEAR. Soufflez, criez, hurlez, tornades et tempêtes !
Hennissez, mugissez ! Déverse-toi, déluge !
Rincez, balayez toutes les tours, noyez l'horizon
Eclaire - foudre, plus clair que la lumière !
Frappe de ton fouet de souffre le dos bosselé
Et galeux du monstre qu'on a fait de la ville !
Fais-le saigner à mort, brûle, rôtis, carbonise,
Incendie tous ses toits ! Explode les ponts
Engloutis les rues, emplis les tunnels
De sang et de plomb !
Fais péter les câbles, déchire le béton,
Fracasse les voûtes ! Anéantis, démolis,
Eradique – commence par moi, Élisabeth Lear !
Carbonise sa vieille tête, débile et pourrie !
Assomme-la de ton tonnerre inouï !
Que son vacarme barbare me pilonne
Que la boule terrestre soit aplatie,
Que toutes les formes et modèles de nature
Soient réduits en morceaux ! Casse, brise, brûle !
Ravage à jamais la semence d'où a germé
L'ingratitude incarnée, ce chiendent
Nuisible – la nature humaine.
(elle s'arrête, épuisée, à bout de souffle)

OLEG. Bon. Le message est bien passé. Maintenant il vaudrait mieux être à l'intérieur, au chaud, et devoir leur lécher le cul, que de se geler les fesses dehors sous la flotte.

LEAR. Hurle, vent ! Crache, feu ! Gicle, pluie ! Frappe, foudre !
Torturez-nous, pas de pitié, éléments !
Vous êtes sans reproche, vous n'êtes pas des fils,

Vous, je ne vous ai pas offert d'héritage,
Ni mon âme, mes soins, mon lait.
Vous ne m'êtes redevables d'aucun respect,
Ni merci. Jamais je ne vous ai nommés « mes enfants »
Alors venez, donnez-vous en à cœur joie,
Sur moi, votre esclave... Une vieille dépouille,
Affaiblie, rabougrie, rejetée, exécrée...

OLEG. Il ne faut pas sombrer, vous laisser aller. A part vous, je n'ai rien.
Allez, on rentre, on repart à zéro.

LEAR. Pas à l'intérieur. Pas de nouveau à l'intérieur. Plus jamais !

OLEG. Pas de honte à se mettre à l'abri. Tout le monde le fait.

LEAR. Jésus Marie, bon Dieu ! tu vas arrêter de te lamenter ? Va apprendre un métier, cherche un emploi. Moi, je suis une épave. C'est la peur qui t'a amené et c'est la peur qui t'empêche de partir. Pourquoi ? On vient seul, on est seul, on part seul. Ça vaut pour tout le monde. Alors, tire-toi !

OLEG. Vous avez raison. Adieu. *(il veut partir)*

LEAR. Non, reste avec moi ! *(elle pleure)* J'ai trop peur. Il me reste quoi ? Je suis une femme qui a beaucoup moins péché qu'on n'a péché contre elle. Bon Dieu, ils sont où en ce moment ? Ton espoir et ta probité ? La prunelle de mes yeux, mon Cornald ? *(elle cesse de pleurer)* Allez, on se ressaisit. Se lamenter ne sert à rien. Tu trembles de la tête aux pieds, bonhomme. Moi aussi, j'ai un peu froid. Viens, je vais te mettre en sûreté. T'es un idiot, mais je t'aime bien. *(elle se laisse soutenir par Oleg)* Tu peux te féliciter d'être tombé sur moi. Mon cœur est trop grand pour ce monde.

Titubants, ils se dirigent vers un abribus, à côté duquel se trouve un tas d'ordures ; il y a une vitre cassée et des graffiti partout.

Ailleurs ; toujours dans la tempête.

Henry entre avec Gregory.

HENRY. Il y avait des contrats prêts à être signés dans le monde entier, notre dernière chance, une vraie *fire sale* pour laquelle tu n'as pas dû lever le petit doigt. *Outsourcing, bulk sale, offshore*, tout devait se passer au même moment. Et toi, t'as commencé à vendre trop tôt et t'as tout fait foirer !

GREGORY. Tu m'as refilé les actifs les plus toxiques et tu me reproches d'essayer d'en récupérer un minimum ?

HENRY. Idiot, toujours le même. Tu pousses les prix dans le vide, ils sont en chute libre, tu te tires doublement dans le pied. Et dans le mien par la même occasion.

GREGORY. Le premier qui vend, fait le plus de bénéfices. La loi de fer, sur tous les marchés.

HENRY. Il n'y a plus de lois ! Massivement ça spéculé à la baisse contre nous, partout. Pendant que notre data base se balade librement sur le web. Tu l'as aussi bradée ? On a tous les fonds prédateurs au cul, à cause de toi...

GREGORY. Nos données ? Pourquoi j'aurais fait ça ? Je mettrais l'avenir de mes gosses en danger ?

HENRY. Nom de Dieu de bordel, McFly ! J'ai compris... T'as raison ! (*il s'enfonce de nouveau dans la tempête et sort*)

GREGORY. Tu fais quoi ? Où tu vas ? Pourquoi tu m'appelles McFly ?

Il sort.

De nouveau l'abribus secoué par l'ouragan.

LEAR. C'est ça que tu appelles un abri ? Un arrêt de bus ?

OLEG. Par un temps pareil, n'importe quel abribus est un bunker. Venez ! Dehors, on va crever.

LEAR (*lui résiste*). Qui est dans la vraie douleur ne ressent pas
Les égratignures. L'ouragan dans ma tête
A privé mes sens de toute sensation,

A part une plaie monstrueuse qui bat, ici,
Mon cœur, ravagé par mon ingrate descendance.
Le cœur généreux – de votre pauvre vieille mère,
Oh Grégory, oh Henry, vous a donné tout ce que vous désiriez.
Et vous m’avez offert quoi, en retour ?
Je suis une main, avalée par la bouche
Qu’elle a nourrie. Merde ! Ma vengeance,
Ne sera pas faites de larmes, allez-y !
Versez ! Ecrasez-moi ! Broyez-moi dans les flots !
Je vais jouir de cette nuit : Non, pas par là !
Ma tête ne mérite pas de toit.

OLEG. Ce n’est pas un toit, c’est une planche sur des poteaux.

LEAR. C’est où habite la folie. Je n’entrerai plus jamais nulle part. Jamais !

Un junkie sort du tas d’ordures, chancelant tremblant, vêtu de haillons ; il brandit un couteau ; le capuchon de son survêtement déchiré lui tombe sur les yeux, cachant son visage ; il est joué par l’acteur qui joue Cornald.

LE JUNKIE. Foutez le camp ! Dégagez ! C’est mon abri ! J’étais là en premier !

LEAR. Enfin ! Mon Dieu, merci ! Un compagnon d’infortune !

Dans mes bras, pauvre hère presque nu !
Ton corps famélique, ton piètre logement,
Tes souliers défoncés et tes loques minables
Me servent d’humble enseignement.
Je ne suis pas seule, toi aussi, pauvre diable,
Tu endures ce vacarme insensé.
Comment les paumés se protègent-ils des tempêtes ?
Pourquoi est-ce seulement maintenant que j’y pense ?
Merci de me secouer et de me corriger !
Mon arrogance, mon faste inutile, - je m’en défais -
Et qu’à l’avenir je sente, comme toi, les coups de fouet,
Le vent, la grêle, la pourriture et la douleur.
Quelle est ta tragédie, ton malheur, camarade ?
Escroqué, abusé par tes fils, tout comme moi ?

LE JUNKIE (*à genoux*). Aidez-moi ! Là, je suis vraiment niqué ! Le voilà : mon mauvais trip final, mon overdose. Le vent et la tempête, c'est dans ma tête, dehors, le soleil brille. Vous êtes qui, ou quoi, tous les deux ? Hallucinations ou police ? Non, pas m' cogner. Les trois dernières manifs, j'y étais pas. J'ai plus lancé de briques. Pas me taper de nouveau, s'il vous plaît, aidez-moi, il me faut du sucre, de l'eau, j'ai soif, j'ai froid, j'ai chaud, j'ai plus une veine pas trouée, je vois des esprits et des bestioles bizarres, pire qu'un *Cold Turkey*, je sens des choses qui ne peuvent pas exister, des coups de tonnerre assez forts pour aplatir des villes, des éclairs qui éclairent le cosmos, ça n'aura jamais de fin. (*il se jette à terre en se grattant violemment*)
 Au secours, aidez-moi ! Putain, je suis fini !

LEAR. Le pauvre. (*à Oleg*) Ruiné. Comme moi. Par ses fils.

OLEG. Il est trop jeune, madame, il n'a pas de fils.

LEAR. Traître ! Tais-toi ! Seuls des enfants dépravés,
 Précipitent l'humain dans une telle misère.
 Regarde-le, comme il s'est meurtri lui-même.
 La logique des parents abusés,
 Leur juste punition : mutiler sa propre chair.
 Quand la chair de votre chair vous a meurtri.
 (*elle commence aussi à se gratter avec fureur*)

LE JUNKIE. Je l'ai bien cherché. La dernière fois, elle était trop bon marché, coupée au détergent. C'est le système, le marché, partout ! ça nous fout en l'air nous les humains. Saloperie, complot dégueulasse !

LEAR. Oui, oui – c'est ça...
 Une conjuration. Contre nous. Et contre
 Tous les parents abusés du monde !

OLEG (*s'assied*). J'abandonne... Cette nuit va tous nous rendre cinglés !

LE JUNKIE (*se déshabille, se gratte, est pris de crampes abdominales*). Ils m'ont empoisonné, je menace leur ordre mondial, ils veulent me faire taire, ne publient pas mes lettres. Il faut bien que quelqu'un continue à dire la vérité. Occuper les bourses mondialement ! Eradiquer les paradis fiscaux ! Notre système de merde ? Le démasquer, le dissoudre ! Les banquiers ? Les pendre, avec les intestins de leurs

enfants. On m'a démoli, déblayé, abusé de ma faiblesse... Ils ont réussi ! (*il est couché sur le ventre, secoué de tremblements*)

LEAR. C'est ça l'humain ? Rien de plus ?
Observez-le de près... Non, nous ne sommes pas redevables
De la soie au ver, ni de la laine au mouton.
Ni du cuir à la vache, ni de la fourrure au renard.
(*à Oleg*) Toi et moi, on est artificiels,
Lui, c'est l'authentique noblesse. Voilà l'homme
Sans ornements, bête nue, fourchue et négligeable.
Allez, on enlève ! Frusques empruntées inutiles !
Je les retire ! Je les jette ! (*elle commence à se déshabiller*)

OLEG (*essaie de la retenir*). Vous allez nager ?

LEAR. Je suis comme lui ! Je veux être son égale en tout.

OLEG. Vous allez loger dans sa résidence ?

LEAR (*hésite*). Il sera d'accord, notre Diogène contemporain ?

OLEG. On s'en fout, venez là. Il nous rejoindra.

LEAR. Encore un mot à cet artiste de la vie. (*elle s'accroupit à côté du Junkie*) Toi, mon meilleur moi, révèle-moi ceci : pourquoi l'homme existe-t-il et d'où tient-il son intelligence supérieure ?

OLEG. Pas vraiment le moment de vous casser la tête là-dessus.

LEAR. Pourquoi n'y a-t-il pas tout simplement rien ? Au lieu de toute cette souffrance ?

LE JUNKIE. Donnez-moi enfin un bout de chocolat, les gars, putain ! Ou du sucre de raisin ! S'il vous plaît ! J'ai froid ! Si froid ! (*il claque des dents*)

OLEG. Voilà, il le dit aussi. Y caille... Allez à l'abri !

LEAR. Ce qui est assez bon pour lui est aussi bon pour moi. *(elle se dirige en chancelant vers l'abribus, Oleg la suit, soutenant le Junkie)*

Ailleurs. La tempête continue à faire rage.

CORALIE *(entre, suivie d'Alma)*. Rentre, ma poulette, on est assez nombreux pour trouver cette pauvre femme.

ALMA. Je ne rentrerai plus. Jamais !

CORALIE. On verra ça... Va te mettre à l'abri.

ALMA. Comment j'ai pu croire ça, moi ? *(rire cynique)* Qu'il y avait moyen de s'échapper comme ça ? En déménageant dans les hauteurs. *(elle chancelle, réprime des larmes)* On reste qui on est.

CORALIE *(la prend dans ses bras)*. Tu es épuisée par tous ces voyages. Un peu de patience, prends du repos. Tout va s'arranger.

ALMA *(se laisse aller dans les bras de Coralie)*. C'est la première fois que toi et moi on a une vraie conversation. Qu'est-ce qui va pas chez nous - chez moi ?

CORALIE. Tu crois que je te méprise. Mais je ne suis pas la vieille. Pour moi tous les gens sont égaux.

ALMA. Sois honnête : combien de fois tu as pensé que j'ai mis le grappin sur Henry pour son argent ? La lolita diabolique qui les rend tous dingues.

CORALIE. Ah ma chérie, moi j'étais trop contente pour Henry. Et si Greg te reluque un peu, qu'est-ce que ça peut faire ? C'est pas le seul. T'es adorable. Les hommes, faut bien leur laisser leurs petits plaisirs. Ça mange pas de pain ! *(elle serre Alma contre elle)*

ALMA *(se laisse aller)*. Connie, pourquoi on ne vit pas comme on *devrait pouvoir vivre* ? Tous les jours on avale des trucs qu'on a pas envie d'avaler. Et ce qu'on désire vraiment, ça nous glisse entre les doigts. Et quand on a compris ça, la vie est passée.

CORALIE. Si mignonne et pourtant si sombre ! Ma chérie, rentre au chaud, c'est mieux dans ton état.

ALMA (*se détache*). Mon « état » ?

CORALIE. Une femme sent ces choses. Ne t'inquiète pas. Je sais que tes ovaires sont entre de bonnes mains. Mes copines disent que ton chirurgien, c'est vraiment le meilleur.

ALMA. Tu t'es renseignée ? Tu m'espionnes ?

CORALIE. Il faut que tu comprennes que je ne suis pas ton ennemie, mon cœur. Écoute... Je voulais te le demander plus tard, à un meilleur moment, mais je dois le faire maintenant. J'ai peur que tu dises non ! Avec Greg, on n'y comptait plus, à notre âge. Surtout avec tout ce bazar et tout ça, là, en ce moment. Mais la vie n'a peur de rien ! Je suis enceinte, encore une fois. Notre première fille, peut-être ! Tu veux bien être sa marraine ? Dis oui.

ALMA. Je voudrais que tout ce merdier nous pète à la gueule. Qu'on soit rachetés et bouffés par la concurrence et qu'on finisse tous sur la paille – comme Henry l'a prédit. Tout ça à cause de ton débile de mari. On va vous poursuivre, vous massacrer au tribunal. Ça sera un procès, sans pitié. Sans pitié !

Elle sort ; Coralie, furieuse, sort de l'autre côté.

Dans l'abribus. Lear est couchée de tout son long sur le sol ; derrière elle, Oleg et Le Junkie sont assis sur le banc ; la tempête est toujours aussi violente.

LE JUNKIE (*à moitié habillé, mâchonne*). Je sais pas ce que c'est ce truc, mais ça déchire.

OLEG. Ces pilules à elle.

LE JUNKIE. Elle en a plus besoin ?

OLEG. Des placebos. Du sucre pur.

LE JUNKIE. Elle remarque rien ?

Oleg sourit.

LEAR (*se dresse*). Il faut des tribunaux, là où règne l'injustice ! J'accuse, en premier : mon fils aîné. Le voici : Gregory ! Je jure devant cette honorable assemblée qu'il a maltraité sa mère, travailleuse acharnée, de ses propres mains.

OLEG. Moi, je suis Gregory ? Vous m'avez bien regardé ?

LEAR. Inutile de nier, fils. Avoue !

OLEG. D'accord, tant que je ne suis pas condamné à prendre sa femme.

LEAR. Il y en a encore un là. Le plus tordu des deux. Faites-le suivre, faites-le filer, Votre Honneur. Apprenez ce qui se trame dans sa poitrine, autour de ce cœur de pierre, et dites-lui... (*elle tombe à genoux devant Le Junkie*) Oh, je me trompe ! C'est toi, vraiment ? Mon plus jeune fils ! Cornald ! Mon brave, mon bon Cornald !

LE JUNKIE (*effrayé*). Qui ?

LEAR. Mon Coco !

LE JUNKIE. N'essayez pas de m'embrouiller ! Je suis Thomas ! J'ai assez enduré. Je suis moi !

OLEG. Madame, vous vous trompez.

LEAR. C'est lui ! Et me voilà moi-même au banc des accusés. J'avoue, fils, j'avoue que je me suis mal conduite. Punis-moi ! Torture-moi !

LE JUNKIE. Laissez-moi partir ! J'ai rien fait ! Sortez de ma tête.

OLEG. Madame, ce n'est pas lui, c'est vrai...

LEAR. Mais regarde-le ! Ces beaux yeux tristes, cette jolie bouche, ces cheveux magnifiques. C'est lui !

C'est mon enfant. Mon beau Cornald.

LE JUNKIE (*avale toutes les pilules d'un coup*). Je n'appartiens à personne ! Je suis Thomas ! Pauvre Thomas ! Personne ne me possède.

LEAR (*le caresse*). C'était une punition si belle et si douce de te voir grandir. A qui ressemblerais-tu le plus ?

OLEG. Madame, vous vous trompez vraiment de bonhomme.

LEAR. Toi aussi ? Un deuxième Cornald ! (*elle caresse Oleg*) C'est ça, ma punition ? Te voir partout ? En chacun ? (*elle l'embrasse*). Ça me va. Tant que je te vois. (*elle l'embrasse plus tendrement encore*)

OLEG. Madame, arrêtez, je ne suis pas votre Cornald.

LEAR. Je comprends bien. Impossible de me pardonner. Mais ne m'oublie pas. Il ne faut jamais m'oublier. (*elle s'enfonce dans la tempête*) Ne m'oublie pas. Surtout pas toi ! (*elle sort.*)

OLEG. Non ! Pas tout le temps, par ce temps ! (*crie après elle en sortant*) Attendez-moi !

LE JUNKIE. Si froid... Si froid... (*il reste là, tremblant*)

Ailleurs ; tempête de plus en plus violente.

Kent entre en téléphonant.

KENT. Cornald, mon grand ! Pourquoi ton téléphone est toujours éteint ? Rappelle-moi, j'arrangerai tout pour ton retour. Ne te fais pas de souci, ta mère va mieux. Elle veut te voir. On a tous envie de te revoir.

HENRY (*entre*). Ah, il est là. Et comme par hasard, à qui il téléphone ?

KENT. C'était sa boîte vocale. Personne ne sait où ton frère peut bien trainer.

HENRY. Toute cette histoire à la con : *l'inévitable montée de l'Orient*, là, et autres conneries ! C'était ton complot, depuis le début. Cornald n'a pas les contacts ni les couilles pour faire ça.

KENT. Ce pauvre garçon a raté tout ce qu'il a mis sur pied, là-bas. Il faut l'aider à repartir du bon pied, ici. Tous ensemble, avec ta mère. Toute la famille.

HENRY. Moi aussi, je viens d'avoir un coup de fil. L'attaque contre nous a commencé. A chaque seconde, des ordres d'achat et de vente à la pelle. C'est viral, mondial : on est rachetés, éliminés, mis à la porte... Et devine d'où ça vient ?

KENT. Rachetés ! Qu'est-ce que tu fous là, alors ? Va dans ton bureau, rassemble tes collaborateurs, prépare la défense, monte une barricade, contre-attaque, bordel ! Prouve que tu es le fils de ton père.

Gregory entre avec Coralie ; puis Alma.

GREGORY. Ah, tu es là, sac à merde, enculé ! Salopard ! Qu'est-ce que tu nous as foutu, là ?

KENT. Qu'est-ce que vous avez, tous ?

GREGORY. On m'a appelé, des banques et de la bourse. Je suis bouffé vivant, comme un baigneur au milieu des piranhas, personne pour les arrêter, je me vide de mon sang, je suis un squelette ambulante.

CORALIE. Comment c'est possible, ça, Kent ? Que ça arrive si vite !

KENT. Tu aurais préféré que ce soit plus lent ? La moindre faute se paye cash, aujourd'hui, dans l'instant.

HENRY. On n'aurait pas dû diviser. On a nous-mêmes révélé le cancer : crédits et obligations pourries en masse, les saines et les toxiques mélangés, on a fractionné, *slicing ! dicing !* des paquets toujours plus petits, des millions négociés en un claquement de doigts, plus vite, plus dur que je n'aurais jamais oser imaginer.

KENT. J'ai fait ce qu'on m'a dit de faire.

CORALIE. C'est ça, tu t'en laves les mains.

KENT. Vous sautiez de joie, tous les quatre, et maintenant c'est moi le grand méchant loup ?

GREGORY. C'est toi qui aurais dû empêcher notre mère de décider ça !

ALMA. C'est Gregory qui a commencé à vendre par derrière.

CORALIE. C'est ça ta solution, ma poulette ? On se renvoie la balle ?

HENRY. Désolé, Alma a raison.

ALMA. C'est pas Greg qui disait, justement, que les coupables doivent payer, tous ?

CORALIE. Si le bateau coule, on coule ensemble.

ALMA. C'est pas déjà fait ?

GREGORY. Il y en a un, ici, qui tire son épingle du jeu.

HENRY. Où il est, le petit Coco, le beau Cornald ?

CORALIE. Absent...

GREGORY. Comme par hasard.

ALMA, (*à Kent*). Je n'ai jamais eu confiance en ce p'tit lèche-cul !

KENT. Vous êtes pire que les puces d'un rat.

HENRY. Au minimum il est complice de délit d'initié.

GREGORY. L'axe d'un carrousel de fraude international.

KENT. Vous cherchez un bouc émissaire ? Prenez-moi. C'était moi. Moi ! L'axe, le cerveau. C'est mon complot et j'ai abusé de votre frère, jusqu'à la moelle.

GREGORY. Tu lâches ça comme ça, sans honte ?

KENT. J'épargne à votre mère le spectacle de ses fils qui s'entre-bouffent. Vous me faites gerber.

CORALIE. Qu'est-ce qu'un sale type comme lui connaît à la famille ?

GREGORY. T'as des enfants ? T'as des fils ?

KENT. Tout plutôt que toi comme fils ou toi comme père,
Pour vous, j'ai passé une vie à trimer, au bord
De la légalité, souvent bien au-delà.
Toujours dans les coulisses, toujours le sale boulot,
Pour la tête de turc, jamais un merci.
Notre génération s'est cassé le dos
Pour que l'avenir vous sourie,
Pour tout vous offrir, sur un plateau.
J'aurais pu diriger ma propre firme, mon nom
Sur la façade. J'étais un deuxième père pour vous,
Le roc solide de votre jeunesse insouciante,
Où vous avez prospéré et engrangé,
Année après année. Et aujourd'hui ?
Vous foutez en l'air tout ce que votre mère et moi avons bâti et qu'elle vous a légué.

GREGORY. Je me prépare à raconter,
A mes enfants, que leur avenir est ruiné.
A les retirer de leur école, les priver
De leurs amis. J'ai un autre enfant qui arrive,
Qu'est-ce que je vais lui dire ? Que Mamy,
Au pire moment, n'avait plus toutes les frites
Dans le même cornet ? Qu'elle a péti une durite ?
Que personne n'était là pour la rattraper,
Son plus vieil ami en premier ?

KENT. Si tout le bazar est en faillite, Henry trouvera un autre job en un mois. Grâce à sa capacité de travail et à son cerveau. Mais toi et ta connasse ? Vous êtes là à parader comme de nouveaux aristos, la noblesse du fric, qui ne sait rien faire et ne doit rien faire. Tu es nul comme entrepreneur et tu n'as pas la carrure pour tous les privilèges

que tu trouves absolument normaux. Déjà tout petit, tu étais obtus et gâté. Je te vois encore en train de pleurnicher sur tes devoirs pendant que ta mère désespérée devait t'expliquer vingt fois les additions les plus simples. A propos, comment ça se passe avec votre progéniture ? *(il rit)* Le produit de deux génies ? Encore plus stupides que vous ? Je vois ça d'ici !

Gregory saute sur Kent et lui saisit la tête à deux mains.

GREGORY. Ah oui ? Tu vois ça d'ici ? Eh bien, profite-en bien ! Parce que tu verras plus grand-chose !

(il appuie les pouces sur les yeux de Kent)

CORALIE. Greg, fais pas ça ! Arrête ! *(elle tente de dénouer les mains de Gregory)*

HENRY. Gregory, nom de Dieu, gars ! *(idem)* Arrête ça ! Contrôle-toi !

ALMA. Mais vous êtes des bêtes ! Tous des dingues.

KENT *(tente de se délivrer)*. Mes yeux ! Arrête, je regrette. Je voulais pas... Je ne voulais pas dire ça. Lâche-moi ! *((Laisse-moi !))*

GREGORY. Je vais te les arracher, moi, tes petits yeux de têtard ! Plus personne jamais ne verra ton regard venimeux.

CORALIE *(pleure)*. Gregory, s'il te plaît, non ! Gregory ! Fais pas ça !

HENRY. Mais lâche-le, quoi !

KENT. Tout devient noir ! Je ne vois rien ! Je ne vois plus rien !

GREGORY. Parfait ! Tu trouveras ton chemin dans le monde en reniflant comme un chien. *(il repousse Kent)*

CORALIE *(pleure)*. Mon chéri, qu'est-ce que tu as fait ?

KENT *(visage en sang)*. Mes yeux ! Où sont mes yeux ? Je ne vois rien.

La tempête gagne encore en violence.

GREGORY. Qu'est-ce que j'ai fait ? (*à Kent*) Je regrette, désolé, sorry, laisse-moi t'aider.

HENRY (*repousse Gregory*). Laisse-le ! (*à Alma*) Viens, on l'amène à l'hôpital.

ALMA. Je ne vous connais plus ! Tout ça ne me regarde plus ! (*elle sort*)

KENT. Mes yeux, mes pauvres yeux... ça fait si mal.

HENRY (*aide Kent à se relever*). Viens. C'est moi, Henry. Je vais t'aider. Je vais te conduire.

KENT. Tout est noir. Noir d'encre. Comme la nuit.

Henry et Kent sortent.

Le soleil pointe prudemment.

GREGORY. C'était tellement plus fort que moi.

CORALIE. Je sais, mon chéri. Je sais. (*elle l'enlace*)

GREGORY. Il avait raison, je suis un loser. Je suis une rature.

CORALIE. Ne dis pas ça.

GREGORY. Ma pauvre chérie. Je ne te vaud pas.

CORALIE. Je sais, mon amour.

GREGORY. Alors, pourquoi restes-tu avec moi ?

CORALIE. Justement pour ça. (*elle l'embrasse en pleurant*) Justement pour ça.

2. b

LE TOIT

Soleil pâle d'un petit matin de printemps ; sur le toit du gratte-ciel. Des cheminées et de gigantesques ventilateurs de conditionnement d'air. Le toit a plusieurs niveaux ; peu de couleur sauf un coin surprenant, un jardin plein de tournesols. Rumeur de la ville dans le lointain. Plus près, le gazouillis frêle d'oiseaux invisibles. De temps à autre, un hélicoptère passe en vrombissant. Pendant la scène, la lumière passera rapidement du matin au midi, puis au crépuscule et enfin à la nuit noire. Au centre, Oleg examine Cornald comme il l'a fait pour sa mère au 1.b ; il prend sa tension, examine ses yeux, ses oreilles, sa bouche.

OLEG. Tu es déshydraté et totalement épuisé. A part ça, tu as une grippe, rien de plus.

CORNALD. T'aurais pas un truc pour la tête ?

OLEG. J'ai les pilules de ta mère.

CORNALD. Elles font de l'effet ?

OLEG. Si on veut.

CORNALD. Comment elle va ? Elle est où ?

OLEG. Ici ou là. Quelque part. Nulle part. Elle fuit sans cesse. Elle fuit tout le monde. Elle te cherche. Plus elle court, moins elle te trouve.

CORNALD. Je suis revenu aussi vite que possible. Là-bas, on ne voulait pas me laisser sortir, ici on a à peine voulu me laisser entrer.

OLEG. Je connais. Bienvenue au club.

CORNALD. Et à part ça, comment ça se passe, ici ? Les affaires ?

OLEG. C'est la cata. Tu n'as pas vu les ravages en venant ?

CORNALD. Je dois te remercier.

OLEG. Pour quelques pilules ?

CORNALD. Pour le soutien à ma mère. D'une manière que je ne peux pas offrir, moi.

OLEG. Tu peux le dire. Mais Kent aussi a été là.

CORNALD. Kent ? Je n'ose pas le rencontrer. Je ne saurais pas quoi lui dire ou lui demander.

Entre Kent, titubant, les yeux bandés.

KENT. Oleg, mon garçon, tu veux bien me changer mon pansement ? Je deviens dingue tellement ça me démange.

OLEG (*ôte le bandeau; Cornald horrifié*). D'après les toubibs, c'est pas bon de le changer trop souvent. Puis-je encore faire quelque chose pour vous ?

KENT. Oui, l'impossible. Amène-moi le garçon à qui je n'ai jamais osé dire la vérité.

CORNALD (*à l'oreille d'Oleg*). Pourquoi ça ?

OLEG (*à Kent, tout haut*) Pourquoi ça ?

KENT. Parce qu'il est la plus grande joie de ma vie, mais peut-être le fruit de la trahison de mon meilleur ami. Voilà, c'est sorti ! (*il pleure et rit à la fois*) Regarde-moi ! Bonheur et honte réunis dans la peau d'un vieux débris pleurnichard. Oh, si je pouvais le voir une fois encore dans ma vie – au moins le toucher. Je n'aurais plus besoin d'yeux, plus besoin de guérison. Où est-il ? Est-il en vie, en bonne santé ? Est-ce que je le saurai un jour ? Ce que sont les scarabées pour un sale gamin, nous le sommes pour nos dieux sadiques ils nous écrabouillent par pur plaisir. Oleg ? (*il cherche à tâtons*) Où es-tu, mon garçon ? Donne-moi ta main.

CORNALD (*chuchotant à l'oreille d'Oleg*). Pourquoi ?

OLEG (*à Kent, tout haut*). Pourquoi ?

KENT. Conduis-moi au bord de ce toit. J'ai l'impression de revoir des formes, tout à coup. Des contours crépusculaires. Viens ! Montre-moi la métropole. Le lieu qui m'a fait grandir, avant de me détruire.

OLEG. Voilà ma main. *(il place la main de Cornald dans celle de Kent)*

KENT *(se laisse mener par Cornald, Oleg les suit des yeux)*. Merci, mon garçon. Conduis-moi à un endroit où la vue nous rend le plus humble, avec sa splendeur, nous coupe le souffle comme nulle part ailleurs, avec son horizon. *(il trébuche)*

CORNALD *(imitant l'accent d'Oleg)*. Attention !

KENT. Tu trembles, Oleg ? *(il rit)* Je te croyais plus solide. Tu as le vertige ? *(il trébuche)* Tiens-moi bien ! On est beaux à voir, l'aveugle et l'étranger, deux âmes en peine qui doivent s'entraider pour trouver leur chemin ! C'est encore loin ?

CORNALD. On y est presque. N'entendez-vous pas gonfler la rumeur de la ville ?

KENT. J'entends la même chose qu'avant.

CORNALD. Alors il n'y a pas que votre vue qui est dérangée, votre ouïe aussi.

KENT. Bien possible. Ta voix aussi sonne différemment, tout à coup. Tu es nerveux ? Je ne savais pas que tu étais aussi peureux. Pourtant ta voix m'est étrangement familière.

CORNALD. On y est !

KENT. Je le sens, oui. Cette odeur, cette brise ! Cette sensation de grandeur. Je ne perçois qu'un lambeau de lumière, un soupçon de soleil. Décris-moi ce que tu vois !

CORNALD. La profondeur abrupte force le respect. Les vitriers qui tapent sur les débris des vitres cassées pour les remplacer sont aussi petits que des sauterelles, à cette distance. Les hélicos de la police au loin, des libellules miniatures. Les pompiers ? Une nuée de scarabées rouges. Les autobus renversés, des mille-pattes sur le dos. La grande place, une mare scintillante, un miroir ridé pour les tours abimées, tout autour. Vue d'ici la gare immense et démolie est un petit tonneau écrabouillé. Les voies qui en

sortent, de minces fils d'argent qui brillent au soleil, la toile tissée par une araignée dérisoire. Partout la dégradation, la décrépitude, la désolation et le ravage. Et pourtant, tout cela ensemble est un cœur sombre, indestructible, qui pompe et n'a jamais cessé une seule seconde de battre. Ou plutôt non : c'est une gueule insatiable. La faim elle-même. Une bête glaciale et magnifique, qui n'existe que par cette bouche. Une gueule qui mord et dévore, dévore. *(il vacille.)*

KENT. Qu'est-ce qui se passe ? Fais attention. Attention ! *(c'est lui qui le retient maintenant)*

CORNALD. Je suis désolé. J'ai la fièvre. J'ai froid. Il faut que je ferme les yeux, tout tourne, je suis attiré par ce vide. Venez !

KENT *(reste au bord du toit)*. Si en ce moment je possédais quelque chose en-dehors de ces vêtements ? Je te l'offrirais en héritage. Je te donnerais tout ce que j'ai, parce que tu m'as conduit jusqu'ici. Maintenant il n'y a plus qu'une chose à laquelle je peux renoncer, le monde lui-même. Je le rejette loin de moi, en même temps que la banqueroute de mon existence, la douleur de ma faillite totale. Encore un service, mon ami. Si tu vois Cornald, dis-lui que je l'ai aimé comme un fils. Et qu'il me pardonne.

CORNALD. Pourquoi ?

KENT. Adieu.

(il saute dans le vide.)

OLEG *(accourant)*. Qu'est-ce que tu as fait ? Pourquoi tu l'as laissé faire ?

CORNALD *(reprenant son accent normal)*. Il demandait ce que chaque homme mérite : son souhait le plus cher. Je suis qui pour le lui refuser ?

KENT *(passe la tête au-dessus du rebord)*. Qu'est-ce que j'entends ? C'est toi, Cornald ? Parle. Parle !

CORNALD. C'est moi, oui. Revenu juste à temps pour t'empêcher de faire des bêtises. Nom de Dieu, comment t'as fait pour tomber sur cette plate-forme ? Tu as trébuché, Kent ?

KENT (*en grognant, il se laisse hisser péniblement*). Trébuché ? Je voulais mourir. Même ça, c'est raté. Celui qui a tout perdu, on le prive même du droit de choisir sa propre fin.

CORNALD. Alors tu aurais dû sauter de l'autre côté.

KENT. Où ?

CORNALD. Là.

KENT. Tu peux montrer ce que tu veux, je ne vois plus rien.

CORNALD (*prend la tête de Kent entre ses mains*). Laisse-moi voir ta figure. Aïe ! Ça fait mal ?

KENT (*frémit quand Cornald le touche*). Ça va aller, mon grand. Ne t'en fais pas. C'est pas si grave.

CORNALD. Mais qu'est-ce qui s'est passé ?

KENT. Une petite divergence de vue avec ton frère aîné, qui a dégénéré.

CORNALD. Et entre toi et moi ? Comment ça se passe ? (*un silence*)

KENT (*à son tour, il tâte le visage de Cornald*)

C'est toi. C'est bien toi. (*il l'embrasse sur la joue*) Je suis si heureux que tu sois rentré. Tout redevient possible ! Arrive toujours un nouveau matin.

LEAR (*entre ; elle est en pleine crise ; elle porte sur la tête une couronne faite de câbles d'ordinateurs dans lesquels sont plantées des cartes de crédit ; elle parle de manière parfois énervée, parfois réfléchie ; parfois elle sourit, parfois elle crie ; tantôt hésitante, tantôt avec une vraie virtuosité verbale ; un grand discours de folie*)

Y'aura pas d'acquisition ! Je vais faire imprimer des actions. Avec ma gueule, mon portrait dessus. Je recommence à zéro. Toute seule. Cette boîte est à moi. Elle porte mon nom. Il est plus fidèle que mes enfants. Il a la vie éternelle. (*elle crie, regardant autour d'elle*) Qui cherche un boulot ? Qui a des bras et des mains, qui a une cervelle dans la tête ? Rejoignez-moi. On recommence du début. De zéro. Venez ! (*elle tourne en rond et furète, tête baissée*)

CORNALD. C'est à ce point-là ?

KENT. Elle a enduré l'ouragan dans la rue.

OLEG. Seule sa voix n'a pas changé.

LEAR. Voyez-moi ça. Même ici ? *(elle rit)* Une souris ! Tu te contenteras d'une tranche de fromage ? Non ? Alors fous le camp ! Il y en a des centaines qui viendront à ta place. Qui ose se jeter à l'eau avec moi ? Je relève le gant. Aucun gouvernement ne nous fera plier ! L'argent est dans la rue. Il suffit de se baisser. *(recommence à fureter)*

CORNALD. C'est moi Maman. Je suis là maintenant.

LEAR. Oleg ! Mon chéri ! Comme tu as l'air ému ! *(elle montre Oleg et Kent)* Tes nouveaux patients ? *(avec un petit sourire sournois)* Ils ne vont pas s'en remettre. Ne t'en fais pas pour moi. J'ai décidé que j'étais en bonne santé. *(furète en rond)* Tu le sais. Mieux que personne. Comment ils font tous. Comme ils « oui », comme ils « non ». A tout ! Mais quand la pluie m'a transpercée – le déluge ! Quand le vent m'a fait claquer des dents ? Ils ne tiennent pas parole. Leur alpha et leur oméga ? Moi ? C'est un mensonge. Je ne suis pas un surhomme. Je fais des erreurs. On ne fait pas d'omelette sans casser des oeufs. Et parfois c'est tout un poulailler. Un immeuble entier. C'est l'ensemble qui compte. La valeur ajoutée. Tout ce qui existe est bon. Tout ce qui existe en a le droit. Le sexe, le fric, l'adultère ? Obsessions de culs-bénits. Ne voient pas les moineaux ? Les taureaux, les lapins ? Tout ça baise, en veux-tu en voilà. Amenez-moi la plus innocente des jeunes filles, la plus frigide des vieilles filles, la nonne la plus dévote, les femmes de mes fils, ha ha ! Avec leurs petites gueules, on croirait que leur chatte est fraîche et immaculée comme la neige, mais il n'y a pas une bête puante, pas un étalon qui soit plus en chaleur qu'elles. *(elle pleure)* Des trous à soufre, désirs dégueulasses qui s'échauffent dans la puanteur, la pourriture précoce. Comment ont-elles réussi à décrocher des hommes ? *(elle a la nausée ; à Cornald)* Oleg, vite ! Va chercher chez l'apothicaire une petite once d'eau de Cologne pour rehausser le parfum de mon imagination ! Mes valeurs, c'est mon nom, mes traites, c'est ma réputation. Ou plutôt non ! Paie avec ceci. *(elle lui tend un tournesol)* Le reste n'est que du vent.

CORNALD. Mère, regardez-moi. Vous me reconnaissez ?

KENT. Pas la peine, mon grand. Elle voit encore moins que moi.

CORNALD. Laissez-moi au moins baiser votre main.

LEAR (*renifle sa main*). D'abord, il faut que je l'essuie. Elle pue la condition humaine, la mort. (*elle secoue la main de Cornald, pleure*) Oleg ! Où est mon cadet ? Qu'est-ce que je lui ai fait ? Je l'ai rejeté. (*elle cesse de pleurer*) Mais lui aussi m'a reniée. Et c'est moi qui dois avoir du remords ? Avant que ce petit con ne me pardonne ? Ce... Ce... J'ai oublié son nom. Je ne sais même plus comment il s'appelle.

CORNALD. Cornald. C'est moi, mère.

LEAR. Qui ? Qui ?

CORNALD. Cornald, mère. Cornald !

LEAR. Toi ! (*elle tente d'embrasser Cornald sur la bouche*) Tu dois me l'amener ! (*elle l'attaque*) Tu dois !

CORNALD. C'est moi ! Et je vous ai pardonnée, mère. On n'en parle plus. (*il esquive le baiser*)

LEAR (*se détourne*). Toujours la même chanson. Tout le monde me trahit. Et me quitte. (*elle semble chercher quelque chose*)

KENT (*s'approche d'elle en titubant*). Élisabeth ? Tu me reconnais ?

LEAR. Ces petits yeux me rappellent vaguement quelque chose. Ils louchent ou ils me font de l'œil ? Arrête !! L'amour n'est pas si aveugle. Tu n'as pas l'ombre d'une chance, camarade ! Je n'aimerai plus jamais personne. J'en ai eu un seul dans ma vie. C'est suffisant. (*elle sort un vieux papier taché*) Lis cette lettre de lui. Je l'ai toujours gardée. Regarde bien l'écriture !

KENT. Même si toutes les phrases étaient des soleils, je ne verrais rien.

LEAR. Lis ça, je te dis ! (*elle tape du pied*) Lis !

KENT. Avec mes yeux morts ?

LEAR. Ah, c'est comme ça ? Ses yeux sont morts, mais ce petit monsieur sait tout de la vie. *(elle déchire la lettre)* Il n'y aura pas d'acquisition ! Jamais ! Le bourreau et le bouc émissaire sont identiques ! Qui insulte les putes, qui les traite de putes ? Ceux-là même qui veulent les baiser ou qui voudraient bien être elles. Mais à la fin du compte ? C'est toujours la même qui paye. Moi ! Le menu fretin. Moi ! La personne ordinaire. Même si je suis devenue si riche, je n'ai jamais renié mes origines. « L'homme de la rue » ? Regardez-moi, c'est moi. Et même doublement, parce que je suis une femme. Trompée et volée. Je suis le nègre de l'histoire. Longtemps je me suis déguisée. Armani, Prada, Fiorucci. Toutes ces saloperies. Mais eux, ils survivent. Eux ! Le glaive de la justice s'é moussse sur leur nom de famille. Mais moi ? N'importe quel petit serveur me transperce avec une paille à limonade. On peut changer de coiffure, mais d'origines ? Mais c'est fini ! Je demande justice ! J'exige justice ! Justice ! A partir d'aujourd'hui tout le monde est innocent. Acquitté d'avance. Ouvrez les prisons ! Faites-en des parcs. Des bibliothèques, des discothèques, des pornothèques. On va acheter des yeux de verre pour avoir le même regard que les politiciens. Vite ! Vite ! *(elle s'allonge précipitamment sur le sol)* Ôtez-moi ces instruments de torture ! Ils brûlent comme des fers aux chevilles. Oui, tout de suite ! Tout de suite ! Tout de suite ! *(elle tend les pieds vers Kent)*

KENT *(ému, lui ôte ses souliers chics)*. Le sensé et l'insensé qui se mélangent. La sagesse dans la folie.

LEAR. Tu veux pleurer sur mon sort ? Tu n'y arrives pas ? Je te prêterai mes yeux. Ils ont l'habitude de couler. Je suis venue au monde en pleurant. Comme nous tous. Quand nous aspirons l'air pour la première fois. L'air dans lequel nous sommes condamnés à vivre. Chaque être humain fait son entrée en hurlant ou pleurnichant. Parce qu'il sait déjà qu'il va se faire insulter sur une avant-scène pleine de fous et de comédiens. Comment trouvez-vous mon nouveau chapeau ? *(exhibe fièrement sa couronne)* Je veux entamer un procès incognito. Contre mes fils, leurs cœurs de chacal, leurs familles pourries. Je les détruirai, ils seront foutus. Foutus, foutus, foutus !

Elle s'affaisse, s'évanouit.

CORNALD. Mère ! *(il la secoue doucement)* Mère ! Il doit bien exister un médicament qui peut corriger son esprit dérangé, diminuer sa souffrance ?

OLEG (*qui se roule une cigarette dans un coin*). Pour elle la nature n'a plus qu'une infirmière. Le repos. Mais ça, Madame ne se le permet pas.

CORNALD (*embrasse Lear sur le front*). Si ma bouche pouvait être votre remède,
Mon baiser ? Le baume sur les blessures amères,
Gravée dans votre santé par mes frères.
Vous avez sans arrêt masqué votre faiblesse.
Et vous voilà fragile, vulnérable, si vieille,
Un simple chien de rue, même s'il m'a mordu,
Je ne le mets pas dehors dans cette tempête,
Je le fais entrer et je lui donne à manger.

Gregory entre avec Coralie, Henry et Alma.

GREGORY. La seule chose à faire : elle nous signe
Un papier irrécusable qui spécifie
Qu'elle abandonne, prérogatives, avantages,
Et ne fera plus obstacle à la création
D'une nouvelle structure, aidée par l'État,
Et dirigée par toi et moi.

CORALIE (*grossesse très visible*). C'est la moindre des choses, quand-même,
Après tout ce qu'elle a fait à cette famille.

HENRY. D'accord pour une chose : elle doit pour de bon
Renoncer à tout, absolument tout,
Et il faut qu'elle soit légalement placée
Dans une institution, la meilleure possible
Pour cette sorte de pathologie aiguë.
S'il le faut, je prendrai tous les frais à ma charge...
Quant au reste... L'idée d'un nouveau consortium
Dirigé en commun par toute la famille ?
Ce sera sans moi, merci ! J'ai déjà donné.

ALMA. S'acoquiner encore une fois avec vous deux ?
Vous nous avez bien regardés ?
Après la faillite ? Et ce qu'il a fait à Kent,
Lui sauter dessus, comme un babouin.
Le mec est devenu aveugle, aveugle !

HENRY. D'ailleurs, la menace d'un procès existera
Dans chaque nouvelle affaire où Greg jouera un rôle.

CORALIE. Le Kent, il est pas tout blanc non plus,
Ses livres de comptes et ses magouilles craignent,
La lumière du jour autant que lui-même.
Tu crois vraiment qu'il va se risquer devant un tribunal ?

GREGORY. Je me suis excusé, non ?
Je ne voulais pas l'arranger à ce point.

CORALIE. Il a des chances de guérir, si c'est nous qui couvrons
Dans leur totalité les frais de traitement.
Il a donc intérêt à se tenir à carreau.

ALMA. Un homme comme ton Greg, tellement impulsif,
Par nature porté à la violence
Ne devrait pas pouvoir engendrer des petits.
Quel exemple pour ses enfants ?
Il a aussi en lui la folie de sa mère.
Chaque instant à ses côtés est un vrai danger.

CORALIE. Qu'est-ce que t'as en toi, sinon de la rancœur ?
Une haine pour tout ce que tu étais avant ?
Ta patrie et ta langue, ta famille et ton passé,
Tout ça, tu l'as nié, liquidé sans pitié !
Une femme qui se coupe de ses origines,
Comme une plante de ses racines
Ne doit pas s'étonner
De voir son ventre s'atrophier.

HENRY. S'il y avait encore une chance qu'on se rabiboche, ta grognasse vient de la
bousiller.

GREGORY. Pardonne-lui, elle ne le pensait pas.

CORALIE. J'en pensais chaque phrase et chaque mot.

ALMA. C'est bien comme ça que je l'avais compris.

CORNALD (*qui est resté à côté de Lear inconsciente*). Tas de racaille insensible !
Crapules, arnaqueurs sans cœur, lâches, parvenus !
Vous êtes contents du résultat !

Une vieille femme... peut-être pas la plus facile,
A vivre, mais...
Quoi qu'il en soit, une mère attentionnée,
Et qui savait, quand c'était nécessaire, se réconcilier,
Qui n'a jamais laissé tomber ses amis,
Qui vous a exagérément enrichis,
La voilà pitoyablement poussée à la folie
Par vous quatre, et votre barbarie.

CORALIE. Tiens ? Bonjour, toi ! Coco est revenu,
La queue entre les jambes, les joues plus rougies
De honte que noircies par une barbe.

ALMA. S'il était si inquiet pour sa chère mère,
Pourquoi il a fuit ?

HENRY. Cornald, tu sais bien que la firme, c'était toute sa vie.
Je veux la sauver en la restructurant.
Aide-moi. FMI, Banque Mondiale, même l'Etat,
Tous approuvent mon plan de sauvetage basé sur,
La reprise, la confiance, le marché et l'emploi.

CORNALD. Ça fait un tas de grands mots.

GREGORY. Si on fait pas ça, un autre en profitera.
C'est ça que tu veux ?

CORNALD. Vous, vous savez bien ce que vous voulez.

HENRY. On change de nom, mais je reste à la direction
Comme garant d'une continuité. *(légère gêne)*
Avec le temps évidemment je ferai une place
A mes deux frères, pour qu'ils aient leur part
Dans ce nouveau départ, nouveau succès,
En l'honneur de notre mère.

GREGORY. Tu as toujours été son petit préféré.
Demande-lui, toi, de signer le papier.

(Il montre un document)

Si quelqu'un peut la convaincre, c'est bien toi.

Lear revient à elle, lentement.

LEAR *(encore demi inconsciente)*. Qu'est-ce qui se passe ? Je suis où ?

CORNALD. Mère !

LEAR. Tu as eu tort de me tirer de ma tombe.

CORNALD. Comment tu te sens ?

LEAR *(le scrute)*. Qu'est-ce qu'un ange fait en enfer ? Je brûle.
Même mes larmes sont bouillantes.
Comme du plomb en fusion.

CORNALD. Vous me reconnaissez ?

LEAR. Oui, oui. Je te connais.
Tu es le bon esprit,
Mais quand es-tu mort ?

CORNALD. Ça s'arrange pas.

OLEG *(de loin)*. Patience, donnez-lui un peu de temps. Elle reprend connaissance.

LEAR. Où étais-je ?
D'un coup, la clarté du jour !*(elle s'assied péniblement)*
Une fois de plus je me fais atrocement rouler.
Personne n'a été aussi souvent dupé.
C'est ma compassion qui m'a tué.
Et quoi encore ? C'est bien mes mains ?
J'ai bien peur que non. Voyons un peu.
Mais oui, je sens la piquûre de l'épingle...

CORNALD. Regardez-moi. C'est moi. Regardez.

LEAR. Ah, ne vous moquez pas de ce que je suis.

Une stupide, vieille peau flétrie.

(elle ricane)

C'est vrai, je le sens bien, je n'ai plus toute ma tête !

J'ai l'impression que je dois vous connaître.

Et aussi les autres, là, mais cet endroit

M'est si étranger. J'ai beau me casser la tête,

Je ne sais pas où sont mes souliers,

Ni où j'ai passé la nuit.

Ne vous moquez pas, mais... ou je ne suis plus femme,

Ou toi, tu es mon dernier enfant ? Mon Cornald ?

CORNALD *(ému)*. C'est ça. C'est moi !

LEAR. Si tu avais du poison pour moi, je le boirais.

Je sais que j'ai perdu ton amour.

Tes frères et leurs vipères, ils m'on fait,

Si je me souviens bien, tant de mal.

Tu as un motif de rancœur contre moi.

Pas eux.

CORNALD. Je n'ai pas de rancœur, pas de haine.

LEAR *(l'embrasse)*. Pardonne-moi. Tolère-moi. Et oublie

Ce que je t'ai fait. Je suis usée. Folle !

Il faudra me traiter avec beaucoup de patience.

GREGORY *(chuchotant, à Cornald)*. Demande-lui de signer ce papier maintenant.

HENRY. On témoigne qu'elle est claire et saine d'esprit.

ALMA. C'est la meilleure solution.

CORALIE. Un nouveau départ pour tout le monde.

GREGORY. Demande-le-lui !

HENRY. On est et on reste quand-même une famille ?

CORNALD. C'est ça, compte là-dessus !

LEAR arrache le papier des mains de Gregory en riant.

LEAR. Donne ici !

Je vais signer. Qui a une plume ?

CORNALD. Vous allez leur donner le peu qui vous reste ?

LEAR. Que vaut un nom ? Même le mien.

Je veux m'en débarrasser. Si ça leur fait plaisir.

(Henry lui donne une plume.)

CORNALD. Après ce qu'ils vous ont fait ? Ne le faites pas, je vous en supplie. Ne signez plus rien. Jamais.

LEAR. C'est la meilleure punition pour eux. Voilà ! *(elle signe)*

CORNALD. Et vous ? Et maintenant ? Vous irez de votre plein gré dans une institution ?

LEAR *(lui tend le papier en riant)*. Non, non, non, non, non. Toi et moi on Redescends ensemble. Sur la terre ferme.

Pour de bon et sans soucis, toujours l'un avec l'autre.

Tu as ma bénédiction et moi ton pardon.

On rôdera comme deux renards en liberté.

On sifflera les chants des perruches

Qui ont eu le courage de troquer leur cage

Contre une ville sans limites.

On boit, on fume, on gueule, on se marre,

On déconne avec les autres exclus.

On rigole du miracle des papillons dorés

Qui volètent à travers la jungle d'acier et de béton.

On tue le temps avec les cancans

Des journaux sur lesquels on dort, la nuit.

Qui est in, qui est out ! des banquiers fraudeurs

Qui basculent – on se dispute à propos du business,
Mais pour rire ! pour faire du théâtre.
On sondera ensemble les mystères de l'être
Comme si nous étions l'agence de notation de Dieu.
De notre bidonville nous prendrons le dessus
Sur les kongsi chinois et les clans de l'élite,
En suivant simplement le cours de la lune...
Eux (*elle montre les autres*) n'y pourront rien, tu es revenu.
Nous sommes l'un à l'autre. Qui veut nous séparer
Doit entre nous deux bâtir un mur de feu !
Come on !

CORNALD. Bien. Allez-y, j'arrive. Je vous verrai en bas.

LEAR. Pourquoi ne viens-tu pas ? Qu'est-ce qu'il y a
Encore à discuter, à négocier, à arranger.

CORNALD. Une bagatelle. Un moment. J'arrive.

LEAR. C'est bien. A tout de suite ?

CORNALD. A tout de suite.

LEAR. Viens vite ! (*elle sort avec Oleg*)

CORNALD (*brandit le document*). Donc, tout dépend de ça ? (*petit rire*) Ce
pathétique bout de papier ? Le gribouillis d'une vieille femme épuisée et tout repart
comme avant ? La tromperie comme stratégie, l'hystérie « rationalité collective » ?
« credit default swaps » « black boxes » ? Investissements sans investisseur et le
mépris impuni pour tout le monde ?

HENRY. J'ai assez perdu de temps avec cette famille de merde. La matriarche qui
envoie tout valser au pire moment, le jeune frère qui me trahit depuis l'Inde, l'aîné qui
me couillonne sous mon toit, le vieil ami de la famille, Kent, qui m'encule tant qu'il
peut... trop longtemps que je suis la victime consentante de mon empathie. Donc,
Cornald, mon cher benjamin, cher fils à maman, ferme ta gueule, donne-moi ce papier
et casse-toi.

GREGORY. Tout marchait bien mieux quand tu n'étais pas là, p'tit Coco.

CORALIE. Du calme, Greg, s'il te plaît.

KENT (*de loin*). Donne-leur, Cornald, ça ne fait rien. Tu vas descendre, je viens avec toi.

CORNALD (*à Henry*). Moi aussi j'ai droit à l'héritage du père. Je vous file ce torchon à condition d'être partie prenante dans la restructuration.

ALMA. Et voilà : le loup sort du bois. Je me disais bien.

CORALIE. Le rêveur se réveille !

ALMA. Et tes idéaux, t'en fais quoi ?

CORALIE. Combien, comme bonus ?

KENT (*de loin*). Lâche l'affaire, mon bonhomme. Laisse tomber !

CORNALD. Je veux préserver les intérêts de mère au conseil. Un siège garanti, c'est le minimum qui me revient de droit.

GREGORY. Désolé, Henry, mais s'il exige sa part, je ne vais pas me gêner.

CORNALD. A part ça, une gestion intègre est possible, même dans les hauteurs.

HENRY. L'entreprise, c'est l'entreprise, c'est comme la vie. Parfois ça foire. C'est pas une raison pour tout envoyer chier. Détecter les abus, ok, jeter les pommes pourries, dégommer les fraudeurs, les priver de leur nationalité, leurs avoirs off-shore, ok, pour moi, on peut même les castrer. Je signe tous les protocoles, les accords, et codes de bonne conduite. Mais ne viens pas réclamer un job pour lequel tu n'as ni talent, ni capacités, en dépit de ce que la mère t'as inculqué. Tu es un connard né, le plus grand que j'aie rencontré et tu ne vas pas me niquer comme le frère aîné l'a déjà fait.

CORNALD. Cinquante pour cent.

HENRY. Pardon ?

CORNALD. La moitié de ce que tu gagneras par mois.

HENRY. Donne-moi ce papier.

CORNALD (*recule en vacillant*). Quarante pour cent.

HENRY. Ce papier, je te dis !

CORNALD. Vingt-cinq ?

HENRY. Le papier !

CORNALD arrive au bord du toit.

CORNALD. Quinze ? Non : dix. C'est ma dernière offre.
(*il tient le document au-dessus du vide*)

HENRY. Sept et demi pour cent.

CORNALD. Chaque mois ?

HENRY. A prendre ou à laisser.

GREGORY. Et moi alors ? Et ma famille ?

HENRY (*en soupirant*). Toi aussi.

GREGORY. Deal ! Tope-là ! J'accepte.

CORNALD. Pas moi, Henry. Je voulais voir jusqu'où tu irais. Basta ! Ici finit la Société Lear Inc. International. Ici et maintenant, pas seulement le nom.

KENT. Fais pas ça !

HENRY. T'as pas les couilles !

CORNALD. Fini, terminé, pour toujours.

HENRY. Petit branleur, donne ce papier !

(il se jette sur Cornald, ils luttent)

Tu n'as aucun droit.

Bagarre bord au du toit.

CORNALD. Alors personne n'y a droit. Personne !

Cornald bascule et tombe du toit. Chute...

long silence.

KENT. Cornald ? Cornald !!! Dis quelque chose !

HENRY. Pas ça ! Pas ça ! Je n'ai pas voulu ça.

(il tient encore un morceau du papier)

KENT. Cornald ?

HENRY. Il m'a provoqué. (il l'a cherché) Vous avez vu ?

GREGORY. C'était un accident.

CORALIE. C'est horrible. Affreux. *(elle prend Gregory dans ses bras)*

KENT *(il s'approche)*. Henry, que s'est-il passé ? Dis-moi ! Cornald ?

HENRY. Alma ? Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? Dis quelque chose. Je ne sais plus ce qu'il faut faire. Aide-moi. Dis quelque chose.

ALMA. J'aurais dû le voir plus tôt. Tu es aussi cinglé qu'eux. *(elle recule)*

HENRY. Non, t'en vas pas ! Pas maintenant. J'ai besoin de toi. Alma !

KENT. Cornald ! Où es-tu ?

ALMA. Je ne peux plus. *(elle pleure)* Je suis désolée, chéri. Je ne peux pas supporter ça.

ALMA s'en va, ouvre une petite porte qui mène à l'ascenseur...

LEAR entre par cette même porte, avec Cornald entre les bras, soutenue par Oleg ; tous s'écartent, sauf Kent qui continue à s'approcher en vacillant.

LEAR. Pleurez. Pleurez donc. Pleurez !
Vous êtes quoi ? De pierre ?
Si j'avais vos yeux, votre bouche,
Je les emploierais jusqu'à ce que
Le firmament périclisse. Pour de bon.
A jamais. Je sais quand quelqu'un est mort
Ou vit encore. Lui, non. Aucune matière
N'a davantage de vie.

KENT *(presque à côté d'elle)*
Élisabeth ? Où est-il, notre garçon ?
Où est-il, où es-tu ?

LEAR. Pars. Laissez-moi tranquille. Allez voir ailleurs.
Je ne veux pas de pitié ou de consolation. Rien !
Personne ne peut se glisser entre les mères
Et leurs fils morts. Je porte le deuil toute seule,
Je suis seule, je pleure seule, je vomis seule.
Partez tous ! Tout de suite ! Tous ! *(soudain plaintive)*
Ou bien non... Vous auriez un petit miroir ?
(Oleg lui tend un petit miroir)
S'il y a de la buée, il vit encore.
Son souffle. Son souffle l'embue, il vit donc.
Regardez ! Le petit poil qui tremble, non ? Sous son nez.
Ah, si c'était vrai ! Tout ce que j'ai jamais souffert,
Se transformerait en un cruel bonheur.

(elle regarde sa main ensanglantée)

Traîtres, meurtriers. Monde damné.

Qui avait décidé de le broyer.

Ça, tu le sais. Tu le sens. Du jour

Où il se libère de ton corps, et crie.

Il maudissait, déjà. Il avait raison.

(elle met l'oreille contre la bouche de Cornald)

Qu'est-ce que tu dis ? Plus fort. Parle. Ta voix

Était plus belle qu'un instrument,

Bien que, timide, pas aussi dure que la mienne.

(elle respire avec difficulté)

C'était ma faute. J'aurais dû rester près de lui.

Je n'ai plus de souffle. Quelqu'un peut m'aider ?

Je n'arrive pas à ouvrir ces fichus boutons.

(Oleg l'aide, il ouvre sa blouse)

Mon pauvre fils. Il était si beau.

Regardez maintenant. Tous ses os sont brisés.

Plus, plus, plus, plus aucun signe de vie.

Voilà ! Il ne reviendra plus jamais,

Plus jamais, plus jamais, plus jamais.

Un chien, un cheval, un rat, possèdent une vie.

Respirent. Pas toi. C'est pas un scandale, ça ?

(elle dénude sa poitrine, fait mine d'allaiter Cornald)

Mais voyez ! Ici ! Regardez-le. Ses lèvres.

Il vit. Tout le monde le voit ? Regardez donc, écoutez.

Ici. Vous le voyez ? Il respire. Regardez-le.

Il vit ! Tout n'a pas été vain. Il vit.

(elle meurt, sourit)

fin